

choisir

revue culturelle
n° 646 – octobre 2013

Rencontre
avec le pape

Eglise
Catholique et franc-maçon

Société
Le féminicide



Je suis une femme

*Je suis une femme,
créée à l'image de Dieu,
avec dignités et qualités,
formée par les propres mains de Dieu,
engendrée par le souffle divin.
(...)*

*Je suis une femme,
le coeur de la famille.
Je suis aimée, et pourtant opprimée,
estimée, et pourtant considérée comme inférieure,
caressée, et pourtant battue,
indispensable, et pourtant oubliée.*

*Je suis une femme.
Seigneur, tu m'as créée et tu me connais.
Tu me connais par mon nom
tu m'écoutes, lorsque le monde
refuse de me comprendre.
Tu connais tous mes soucis,
tu vois mes larmes et entends mes soupirs.
Tu es mon Tout.
Auprès de toi, Seigneur, est l'espoir.
En toi je veux toujours mettre ma confiance
comme femme.*

Grace Eneme
Cameroun



choisir

n° 646 - octobre 2013

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Pierre Emonet sj

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Céline Fossati, journaliste
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75

fax 022 827 46 70

redaction@choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens sj
Bruno Fuglistaller sj
Joseph Hug sj
Jean-Bernard Livio sj
Luc Ruedin sj

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofo

Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-

Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-

CCP : 12-413-1 «choisir»

Pour l'étranger : FS 100.-

par avion : FS 105.-

Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Internet : www.choisir.ch

Illustrations

Couverture : Alessia Giuliani/PPP/CIRIC

p. 4 : Christof Wolf sj

p. 10 : Civiltà Cattolica

p. 20 : Céline Fossati

p. 24 : Félix Van Groeningen

p. 27 : Collection privée The Munch

Museum/The Munch-Ellingsen

Group/2013, ProLitteris, Zurich

p. 30 : Mario del Curto

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Une rencontre exceptionnelle ! <i>par Antonio Spadaro</i>	
Souvenir	4
Robert Stalder, hommage <i>par Pierre Emonet</i>	
Spiritualité	8
Un espace pour la vie <i>par Bruno Fuglistaller</i>	
Eglise	9
Entretien avec le pape François Ce qu'il veut pour l'Eglise ! <i>par Antonio Spadaro</i>	
Eglise	15
Catholique et franc-maçon <i>par Etienne Perrot</i>	
Société	19
Le féminicide entre dans les lois <i>par Valérie Bory</i>	
Libres propos	22
Abrogation de l'obligation générale de servir <i>par Dominique Juillard</i>	
Cinéma	24
Deux luttes tragiques <i>par Patrick Bittar</i>	
Expositions	26
Edvard Munch <i>par Geneviève Nevejan</i>	
Théâtre	29
Un climat fascinant <i>par Valérie Bory</i>	
Lettres	31
Le prophète dit au Roi <i>par Gérard Joulié</i>	
Bonnes feuilles	34
Ignace de Loyola. Légende et réalité <i>par Pierre Emonet</i>	
Livres ouverts	37
Vagabond de Dieu <i>par Willy Vogelsanger</i>	
Livres ouverts	38
Parole en liberté <i>par Anne Deshusses-Raemy</i>	
Chronique	44
A propos d'intelligence <i>par Gladys Théodoloz</i>	

Une rencontre exceptionnelle !

Rome, Maison Sainte-Marthe, lundi 19 août. Le pape François m'a donné rendez-vous à 10h00, mais j'ai hérité de mon père le besoin d'arriver en avance. Les personnes qui m'accueillent m'installent dans une petite pièce. L'attente est de courte durée, juste le temps de me souvenir de la façon dont a émergé à Lisbonne, lors d'une réunion de responsables de revues jésuites, l'idée de publier de concert une interview du pape : nous avons imaginé alors quelques questions exprimant les intérêts de tous.¹

Deux minutes plus tard, je suis invité à prendre l'ascenseur. A ma sortie, le pape est déjà là à m'attendre. J'ai l'agréable impression de n'avoir franchi aucun seuil. J'entre dans sa chambre et le pape m'installe dans un fauteuil. Il s'assoit sur une chaise plus haute et plus rigide à cause de ses problèmes de dos. La pièce est simple, austère. L'espace de travail du bureau est petit. Je suis frappé par la simplicité du mobilier et des objets. Il y a là des livres, quelques cartes et des bibelots. Parmi ceux-ci, une icône de saint François, une statue de Notre Dame de Luján, patronne de l'Argentine, un crucifix et une statue de saint Joseph dormant [le Songe de saint Joseph], très semblable à celle que j'avais vue dans sa chambre de recteur et de supérieur provincial au Colegio Máximo de San Miguel. La spiritualité de Bergoglio n'est pas faite d'« énergies harmonisées », selon son expression, mais de visages humains : le Christ, saint François, saint Joseph, Marie.

Le pape m'accueille avec ce sourire qui a déjà fait plusieurs fois le tour du monde et qui ouvre les cœurs. Nous commençons à parler de choses et d'autres, mais surtout de son voyage au Brésil. Le pape le considère comme une vraie grâce. Je lui demande s'il s'est reposé. Il me répond que oui, qu'il va bien, mais surtout que les Journées mondiales de la jeunesse ont été pour lui un « mystère ». Il n'est pas habitué à s'adresser à autant de monde : « J'arrive à regarder les personnes individuellement, me dit-il, à entrer en contact de manière personnelle avec celles qui me font face. Je ne suis pas coutumier des masses. » Je lui dis que cela se voit et que cela frappe tout

le monde. Lorsqu'il est au milieu des foules, ses yeux se posent sur les personnes. Les caméras de télévision qui transmettent ces images permettent à tous de le constater. Il se réjouit de mes paroles, de pouvoir rester tel qu'il est, de ne pas avoir à altérer sa manière habituelle de communiquer avec les autres, même lorsqu'il a devant lui des millions de personnes.

Nous abordons d'autres sujets. Commentant une de mes publications, il me dit que les deux penseurs français contemporains qu'il préfère sont Henri de Lubac et Michel de Certeau. Je m'exprime ensuite de manière plus personnelle et lui aussi me parle de lui, en particulier de son élection au Pontificat. Lorsqu'il a pris conscience qu'il risquait d'être élu, le mercredi 13 mars, au moment du déjeuner, il a senti descendre en lui une profonde et inexplicable paix, une consolation intérieure, en même temps qu'un brouillard opaque. Ces sentiments l'ont accompagné jusqu'à la fin de l'élection.

Je pourrais continuer à discuter aussi familièrement avec François pendant des heures, mais je prends les feuilles avec mes quelques questions notées et enclenche l'enregistreur. Je commence par le remercier au nom de tous les directeurs des revues jésuites qui publieront cette interview. Peu avant l'audience qu'il avait accordée aux jésuites de la Civiltà Cattolica,² le pape m'avait en effet parlé de sa grande difficulté à donner des interviews : il préfère prendre le temps de réfléchir avant de répondre, les réponses justes lui venant souvent dans un deuxième temps. « Je ne me suis pas reconnu quand, sur le vol de retour de Rio de Janeiro, j'ai répondu aux journalistes qui me posaient des questions », me dit-il. Le fait est que durant notre interview, le pape se sentira libre d'interrompre à plusieurs reprises ce qu'il est en train de dire, pour ajouter quelque chose à sa réponse précédente. Sa parole est une sorte de flux volcanique d'idées qui se lient entre elles. Il est clair que le pape François est plus habitué à la conversation qu'à l'enseignement.

Antonio Spadaro sj

-
- 1 • Cette interview exceptionnelle du pape François a été élaborée par le réseau des Revues culturelles jésuites d'Europe et d'Amérique, et réalisée par Antonio Spadaro, directeur de la *Civiltà Cattolica*. Vous pouvez lire sa traduction en français dans son intégralité sur www.choisir.ch. Vous trouverez aussi aux pp. 9-14 de ce numéro une partie de l'interview et pourrez en découvrir un autre extrait dans le *choisir* de novembre prochain. (n.d.l.r.)
 - 2 • Le 14 juin 2013. Des extraits de la traduction française de ce discours se trouvent sur le site www.choisir.ch. (n.d.l.r.)

Robert Stalder

Hommage

Le Père Robert Stalder sj s'est éteint le 4 septembre à Munich, où il résidait depuis 1974. Il était âgé de 91 ans. Avec lui disparaît le dernier des trois fondateurs de la revue *choisir* (avec les Pères Jean Nicod sj et Raymond Bréchet sj), dont il fut le premier rédacteur en chef de 1959 à 1969.

Né à Bâle, dans une famille bilingue, Robert Stalder maîtrisait parfaitement le français et l'allemand. Après avoir commencé des études de médecine (1942-1944) à l'Université de Bâle, influencé par l'aumônier des étudiants Hans-Urs von Balthasar, il entra dans la Compagnie de Jésus en 1944, où il suivit le cours habituel de la formation des jésuites : 1948 à 1951, philosophie à Pullach (Munich), puis la théologie à Louvain-Eegenhoven (Belgique), pour terminer en 1970 par un doctorat à Fourvière-Lyon sur les fondements de

la théologie de Schleiermacher (*Grundlinien der Theologie Schleiermachers. Bd 1 Zur Fundamentaltheologie*). A partir de 1974, il enseigna la philosophie du XIX^e à la Faculté de philosophie de Munich, d'abord en qualité de chargé d'enseignement, puis comme professeur ordinaire, jusqu'à sa retraite en 1990.

Très doué intellectuellement, au bénéfice d'une vaste érudition dans les deux cultures dont il était familier, le Père Stalder a certainement contribué pour une très large part au rayonnement intellectuel de la revue *choisir* durant les premières années de sa parution. Grâce à ses relations dans le monde de la philosophie et de la théologie, il a gagné des collaborateurs parmi les plus prestigieux philosophes et théologiens de l'époque : Yves Congar, Gabriel Marcel, Jean Daniélou, Henri de Lubac, Hans-Urs von Balthasar, Karl Rahner, Michel de Certeau, Emile Rideau, etc.

Bon compagnon, chaleureux et fidèle dans ses amitiés, jésuite intellectuellement et spirituellement exigeant, Robert Stalder, *Kiki* pour les amis, est resté proche de la revue jusqu'aux dernières années de sa vie. Il suivait notre travail avec sympathie, faisant preuve d'une redoutable lucidité pour encourager ou corriger la ligne rédactionnelle de ses divers successeurs. Avec lui disparaît une part précieuse de l'histoire de la revue.

Pierre Emonet sj

Robert Stalder



■ Info

**Bangladesh :
bataille pour la laïcité**

Le 5 août passé, la Haute Cour du Bangladesh a rejeté le recours du Jamaat-e-Islami, principal parti islamiste du pays, le rayant ainsi définitivement des listes électorales. La Haute Cour avait précédemment déclaré anticonstitutionnel le Jamaat-e-Islami, en raison de sa responsabilité dans les émeutes sanglantes de ce printemps. Les magistrats avaient jugé que les objectifs déclarés du mouvement, dont l'instauration d'un Etat gouverné par la charia, ainsi que son non-respect des principes d'indépendance et de souveraineté du pays, étaient en totale « violation de la Constitution du Bangladesh en général et de la laïcité de l'Etat en particulier ».

La bataille entre le gouvernement de Sheikh Hasina et le mouvement islamiste s'est envenimée depuis le début du procès des responsables des crimes commis durant la guerre d'indépendance du Pakistan (1971). Les Tribunaux internationaux spéciaux (ICT), instaurés en 2010 par le chef de l'Etat, ont condamné plusieurs leaders du Jamaat et du Bangladesh Nationalist Party (BNP), principal parti d'opposition du pays, auquel le mouvement islamiste est lié. Huit autres hauts responsables de ces deux partis sont toujours en cours de jugement. (apic/réd.)

■ Info

Turquie : éducation en péril

Le ministère turc de l'Education n'a accepté d'accueillir dans les collèges laïcs du pays pour la rentrée 2013 que 360 000 étudiants sur le million qui en a fait la demande. Les recalés seront forcés de suivre un enseignement basé sur l'étude du Coran.

Pour de nombreux Turcs, il est clair que le gouvernement islamo-conservateur du Premier ministre Erdogan favorise l'éducation religieuse dans un effort d'islamisation de la société turque. « Erdogan utilise les écoles coraniques pour construire une nouvelle génération imprégnée de valeurs islamiques », affirme Unsal Yildiz, vice-directeur d'Egitim-Sen, un syndicat représentant les enseignants turcs du primaire et du secondaire. Son but, dénonce-t-il encore, est de détruire l'héritage laïc du pays et de créer une génération obéissante.

Ces dernières années, le gouvernement Erdogan a déplacé une grande partie de son financement vers l'enseignement religieux. Les établissements concernés ont donc vu leurs capacités organisationnelles et matérielles nettement améliorées. Cela s'est réalisé aux dépens des écoles non religieuses, qui ont des difficultés financières récurrentes, les empêchant même souvent d'engager des enseignants à plein-temps.

En dix ans de pouvoir, Erdogan a tenté de refaçonner la société turque, relève *AsiaNews*. Il a favorisé une vision du monde inspirée par le passé ottoman du pays. Le gouvernement a utilisé de nombreuses voies d'action pour promouvoir cet état d'esprit, notamment le financement de films à gros budget retraçant le « glorieux » passé de l'Empire ottoman. (apic/réd.)

 ■ Info

L'éthique à l'Université de Genève

Deux cours d'éthique à option sont dorénavant proposés dans toutes les facultés de l'Université de Genève (UniGe). Une offre qui souligne la volonté de responsabiliser les étudiants et les futurs chercheurs. « Chaque personne est confrontée quotidiennement à des choix, que ce soit dans ses relations sociales, dans son parcours académique ou professionnel. (...) L'éthique développe une réflexion sur les critères que nous utilisons pour prendre des décisions et sur les conséquences de ces dernières. Elle s'interroge sur la façon dont nous pouvons vivre de manière intègre, par rapport à nous-mêmes, à nos relations à autrui et à notre environnement » (Unige, *Journal* n° 78).

Le premier cours expose les principaux courants qui marquent la réflexion éthique contemporaine ; le second met l'accent sur les exigences de justice et fait appel à des grands témoins. (réd.)

 ■ Info

Chili, 40 ans après Allende

Dans un message adressé à l'occasion des 40 ans du coup d'Etat de Pinochet, la Conférence épiscopale du Chili écrit : « Rien ne justifie les violations de la dignité des personnes perpétrées à partir du 11 septembre 1973. » Pour rappel, quelque 40 000 victimes de violations des droits humains et de tortures ont été enregistrées entre 1973 et 1990 (rapport 2004 de la Commission nationale chilienne sur l'emprisonnement et la torture) et 3216 personnes

ont été reconnues comme disparues ou assassinées durant cette période. Pour le Comité permanent de la Conférence épiscopale du Chili, présidé par l'archevêque de Santiago Mgr Ricardo Ezzati Andrello, les Chiliens doivent persévérer sur la voie de la vérité, de la justice et de la réconciliation. « Aujourd'hui plus que jamais, nous continuons à croire en cette voie, malgré les difficultés qui se présentent. (...) La réconciliation ne s'impose pas par décret, mais elle naît d'un cœur miséricordieux. C'est notre conviction que de petits gestes personnels et institutionnels peuvent être vitaux pour aider à guérir les blessures et contribuer à une véritable réconciliation. »

Si certains prélats chiliens, comme le cardinal Jorge Medina Estevez, n'ont jamais caché leur sympathie pour le général Pinochet, d'autres, comme le cardinal Raul Silva Henríquez, archevêque de Santiago du Chili de 1961 à 1983, se sont dès le début opposés à la dictature et aux violations massives des droits de l'homme. (apic/réd.)

 ■ Info

Rapport d'Amnesty International

Le rapport 2013 d'Amnesty International met l'accent sur l'importance de l'information. Aux quatre coins du monde se sont levés courageusement des femmes et des hommes pour dénoncer la violence, les discriminations, les exactions et les pressions. Les moyens de communication modernes ont bravé le silence de la peur. Les gouvernements ont pour leur part réagi en invoquant la « souveraineté », pour mieux contrôler et dissimuler les massacres, génocides et oppressions de

tout genre. Mais leur marge de manœuvre est de plus en plus limitée : à l'heure des téléphones mobiles, rien ne peut rester caché.

« La lutte pour l'accès à l'information et le contrôle des moyens de communication ne fait que commencer... Disposer d'un accès à Internet équivaut de toute évidence à bénéficier du progrès scientifique. » La passivité au nom du respect de la souveraineté des Etats est inexcusable pour Amnesty, qui défend l'idée que les Etats doivent promouvoir l'accès à Internet pour reconnaître le droit à la liberté d'expression et le droit à l'information.

Amnesty fustige aussi le Conseil de sécurité des Nations Unies qui n'a rien fait en 2012 pour assurer la protection des populations (on pense à la Syrie, à la Palestine, au Kivu, aux divers peuples autochtones, etc.).

Chaque pays ayant sa rubrique dans le rapport, on note que le Costa Rica (ce pays sans armée !) n'y figure toujours pas. Quant à la Suisse, elle est « épinglée » pour de mauvais traitements infligés par la police du Canton de Genève, pendant ou immédiatement après des arrestations ; et pour discrimination envers des communautés sociales et religieuses (interdiction des minarets, suppression des demandes d'asile dans les ambassades suisses...). Mais des mesures positives ont aussi été prises, pour limiter le recours à des méthodes de contrainte lors des retours forcés, contre les mariages forcés et pour la protection des témoins de la traite des personnes.

Marie-Thérèse Bouchardy

■ Info

Uruguay : méfaits du tabac

Après plus de trois ans, le Centre international pour le règlement des différends liés aux investissements (CIRDI), un tribunal de la Banque mondiale, s'est déclaré compétent pour statuer sur la plainte déposée par Philip Morris contre l'Uruguay, en février 2010, pour des mesures anti-tabac jugées trop restrictives. La multinationale du tabac, dont le siège des opérations internationales est en Suisse, réclame un dédommagement de deux milliards de dollars à l'Uruguay. Elle se base pour cela sur l'accord de promotion et de protection des investissements entre Berne et Montevideo, en vigueur depuis 1991.

Pour Alliance Sud (la communauté de travail pour la politique de développement des œuvres d'entraide suisses), il s'agit là d'un dangereux précédent. Aussi soutient-elle la société civile d'Uruguay qui demande une révision de l'accord entre la Suisse et l'Uruguay. (com./réd.)

■ Info

Paupérisation en Espagne

Le nombre des familles espagnoles assistées par Caritas dépasse celui des immigrés à Almeria. « Notre intervention concerne les nouveaux pauvres qui, après avoir perdu leur travail, écrasés par la pression fiscale, frappent à la porte de Caritas pour pourvoir aux besoins fondamentaux de leurs familles. (...) Les autorités s'en désintéressent trop souvent », a affirmé Andres Asensio Martinez, directeur de la Caritas provinciale, lors de la présentation de son rapport annuel. (fides/réd.)

Un espace pour la vie

C'est une histoire banale, celle de quelqu'un qui doit s'arrêter, se reposer parce qu'il a fait un « burn out ». Des anecdotes comme celle-ci, on peut en intercepter presque tous les jours dans les transports en commun. Des drames ordinaires, dont on ne soupçonne souvent pas la gravité. Le présent et les responsabilités envahissent tellement la vie qu'il n'y a plus de place ni pour le passé ni pour l'avenir: Nous sommes tellement pris par nos activités ! Notre quotidien va de plus en plus vite : tout, tout de suite. Et subitement ça ne suit plus... Il est vrai que pour une part nous le voulons bien ; personne ne nous oblige à lire nos mails dix fois par jour, ni à posséder un téléphone ultra sophistiqué, à être tout le temps atteignable. Mais il faut reconnaître, d'autre part, que les incitations à être toujours à la page sont fortes.

Une certaine pression extérieure peut s'avérer utile pour avancer et se dépasser. Cependant, si elle est trop forte, si elle dure trop longtemps, elle devient éminemment destructrice, parce qu'on a l'impression de ne plus pouvoir y échapper. Le futur est comme bouché par les contraintes du présent.

Comment sentir le point au-delà duquel il ne faut pas aller ? Parfois ce sont les autres qui nous le disent ; parfois nous constatons tout simplement que les forces nous manquent pour aller plus loin ; ou alors, ce sont les circonstances extérieures qui décident pour nous. Reconnaissons-le, aucune

de ces options n'est satisfaisante parce que la « solution » n'a pas été choisie.

Le chemin du véritable soulagement ne peut venir que de nos propres décisions. Il nous faut apprendre à dire « non » plus souvent. Nous connaissons tous le passage de l'Évangile de Marc (1,35s) dans lequel le Christ refuse d'être accaparé par une foule et préfère aller dans un autre village pour aider d'autres gens. Son entourage ne l'aide pas du tout à garder une vue plus large ; au contraire, il tente de le retenir. Le Christ choisit alors de se préserver du temps et de l'espace ; ce n'est qu'ainsi qu'il peut donner autant.

La société contemporaine insiste beaucoup sur l'idée de « se faire du bien », de « se préserver du temps », mais nous bombarde, par ailleurs, de sollicitations et d'invitations. Chacun doit faire le dur apprentissage du « non »... Et c'est vrai que le refus a parfois un prix et suscite de l'incompréhension. Mais dans le premier chapitre de la Genèse, nous voyons Dieu lui-même mettre des limites aux éléments pour que la vie se développe ! Dire « non », c'est donc aussi parfois permettre de créer l'espace dans lequel la vie est possible.

Bruno Fuglistaller sj

Entretien avec le pape François

Ce qu'il veut pour l'Eglise !

●●● **Antonio Spadaro sj**, Rome
 directeur de la « Civiltà Cattolica »

Antonio Spadaro : *Le discernement est un pilier de la spiritualité du pape François. Il le caractérise comme jésuite. Je demande donc au pape s'il pense que son expérience passée de gouvernement dans la Compagnie de Jésus, comme supérieur, puis provincial, peut servir son action actuelle à la tête de l'Eglise universelle. Le style de la Compagnie implique des prises de décisions de la part du supérieur, mais aussi la confrontation avec ses « consultants ». Le pape François, après un court moment de réflexion, me répond.*

Pape François : « A dire vrai, ma manière de gouverner au départ en tant que supérieur dans la Compagnie comportait beaucoup de défauts. C'était un temps difficile pour la Compagnie : une génération entière de jésuites avait disparu. C'est ainsi que je me suis retrouvé provincial très jeune. J'avais 36 ans : une folie (*una pazzia*) ! Il fallait affronter des situations difficiles et je prenais mes décisions de manière brusque et individuelle. Mais je dois ajouter une chose : quand je confie une tâche à une personne, je me fie totalement à elle ; elle doit vraiment faire une

grosse erreur pour que je la lui retire. Cela étant, les gens se lassent de l'autoritarisme. Ma manière autoritaire et rapide de prendre des décisions m'a conduit à avoir de sérieux problèmes et à être accusé d'ultra-conservatisme. J'ai vécu un temps de profondes crises intérieures quand j'étais à Córdoba. Voilà, non, je n'ai certes pas été comme la bienheureuse Imelda¹, mais je n'ai jamais été conservateur. C'est ma manière autoritaire de prendre les décisions qui a créé des problèmes.

» Je partage cette expérience de vie pour faire comprendre quels sont les dangers du gouvernement. Avec le temps, j'ai appris beaucoup de choses. Le Seigneur m'a enseigné aussi à travers mes défauts et mes péchés. C'est ainsi que, comme archevêque de Buenos Aires, je réunissais tous les quinze jours les six évêques auxiliaires et, plusieurs fois par an, le Conseil presbytéral. Les questions étaient posées, un espace de discussion était ouvert. Cela m'a beaucoup aidé à prendre les meilleures décisions. Maintenant j'entends quelques personnes me dire : « Ne consultez pas trop, décidez. » Au contraire, je crois que la consultation est essentielle. Les Consistoires, les Synodes sont, par exemple, des lieux importants pour rendre

Une interview exceptionnelle du pape François a été élaborée par le réseau des Revues culturelles jésuites d'Europe et d'Amérique, et réalisée par Antonio Spadaro, directeur de la « Civiltà Cattolica » (voir l'éditorial aux pp. 2-3). Le Père Spadaro s'est entretenu avec le pape six heures durant. Nous vous proposons ci-dessous un extrait de ces entretiens. Vous en découvrirez un deuxième dans l'édition de « choisir » de novembre. L'intégralité du texte dans sa version française est déjà disponible sur www.choisir.ch.

1 • Expression idiomatique signifiant : « Je n'ai pas été un petit saint. » (n.d.l.r.)

église

vraie et active cette consultation. Il est cependant nécessaire de les rendre moins rigides dans la forme. La consultation des huit cardinaux, ce groupe consultatif outsider, n'est pas seulement une décision personnelle, mais le fruit de la volonté des cardinaux, ainsi qu'ils l'ont exprimée dans les Congrégations générales avant le Conclave. Et je veux que ce soit une consultation réelle, et non pas formelle. »²

Je demeure sur le thème de l'Eglise et essaye de comprendre ce que signifie exactement pour le pape François le sentir avec l'Eglise dont parle saint Ignace dans ses Exercices spirituels. Le pape répond sans hésitation en partant d'une image.

« L'image de l'Eglise qui me plaît est celle du peuple de Dieu, saint et fidèle. C'est la définition que j'utilise souvent, et c'est celle de [la constitution conciliaire] *Lumen gentium* au numéro 12.

Le pape François et Antonio Spadaro, 14 juin 2013, lors d'une rencontre avec les rédacteurs de la « Civiltà Cattolica »



L'appartenance à un peuple a une forte valeur théologique : Dieu, dans l'histoire du salut, a sauvé un peuple. Il n'y a pas d'identité pleine et entière sans appartenance à un peuple. Personne ne se sauve tout seul, en individu isolé, mais Dieu nous attire en considérant la trame complexe des relations interpersonnelles qui se réalisent dans la communauté humaine. Dieu entre dans cette dynamique populaire.

» Le peuple est sujet. Et l'Eglise est le peuple de Dieu cheminant dans l'histoire, avec joies et douleurs. *Sentire cum Ecclesia* (sentir avec l'Eglise) c'est, pour moi, être au milieu de ce peuple. L'ensemble des fidèles est infaillible dans la croire, et il manifeste cette infaillibilité (*infallibilitas in credendo*) à travers le sens surnaturel de la foi de tout le peuple en marche. Voilà pour moi le *sentir avec l'Eglise* dont parle saint Ignace. Quand le dialogue entre les personnes, les évêques et le pape va dans cette direction et est loyal, alors il est assisté par l'Esprit saint. Ce n'est donc pas un sentir faisant référence aux théologiens.

» C'est comme avec Marie : si nous voulons savoir qui elle est, nous nous adressons aux théologiens ; si nous voulons savoir comment l'aimer, il faut le demander au peuple. Marie elle-même aimait Jésus avec le cœur du peuple, comme nous le lisons dans le Magnificat. Il ne faut donc pas penser que la compréhension du *sentir avec l'Eglise* ne soit référé qu'à sa dimension hiérarchique. »

2 • La première consultation entre le pape et ces huit cardinaux vient de se dérouler à Rome, du 1^{er} au 3 octobre. (n.d.l.r.)

Après un moment de pause, le pape précise, pour éviter tout malentendu.

« Evidemment, il faut rester bien attentif et ne pas penser que cette *infallibilitas* de tous les fidèles, dont je suis en train de parler à la lumière du Concile, soit une forme de populisme. Non, c'est l'expérience de notre *Sainte mère l'Eglise hiérarchique*, comme l'appelait saint Ignace, de l'Eglise comme peuple de Dieu, pasteurs et peuple tous ensemble. L'Eglise est la totalité du peuple de Dieu. Je vois la sainteté du peuple de Dieu, sa sainteté quotidienne. C'est une "classe moyenne de la sainteté" dont tous peuvent faire partie, celle dont parlait Malègue. »³

» Je vois la sainteté du peuple de Dieu dans sa patience : une femme qui fait grandir ses enfants, un homme qui travaille pour apporter le pain à la maison, les malades, les vieux prêtres qui ont tant de blessures mais qui ont le sourire parce qu'ils ont servi le Seigneur, les sœurs qui travaillent tellement et qui vivent une sainteté cachée. Cela est pour moi la sainteté commune. J'associe souvent la sainteté à la patience : pas seulement la patience comme *hypomoné* (supporter le poids des événements et des circonstances de la vie) mais aussi comme constance dans le fait d'aller de l'avant, jour après jour. C'est cela la sainteté de l'*Iglesia militante* (Eglise militante) dont parle aussi saint Ignace. Cela a été celle de mes parents : de mon père, de ma mère, de ma grand-mère Rosa qui m'a fait tant de bien. Dans mon bréviaire, j'ai le tes-

tament de ma grand-mère Rosa et je le lis souvent : pour moi c'est comme une prière. C'est une sainte qui a tant souffert, moralement aussi, et elle est toujours allée de l'avant avec courage.

» Cette Eglise avec laquelle nous devons *sentir*, c'est la maison de tous, pas une petite chapelle qui peut contenir seulement un petit groupe de personnes choisies. Nous ne devons pas réduire le sein de l'Eglise universelle à un nid protecteur de notre médiocrité. L'Eglise est mère, l'Eglise est féconde. Elle doit l'être ! Quand je me rends compte de comportements négatifs de ministres de l'Eglise, de personnes consacrées, hommes ou femmes, la première chose qui me vient à l'esprit c'est : "Voici un célibataire endurci" ou "Voici une vieille fille". Ils ne sont ni père ni mère. Ils n'ont pas été capables de donner la vie. En revanche, lorsque je lis la vie des missionnaires salésiens qui sont allés en Patagonie, je lis une histoire de vie, de fécondité.

» Un autre exemple récent : les journalistes ont beaucoup parlé du coup de téléphone que j'ai donné à un jeune homme qui m'avait écrit une lettre, si belle, si simple. Lui téléphoner a été pour moi un acte de fécondité. Je me suis rendu compte que c'était un jeune qui était en train de grandir, qui avait reconnu un père en moi, et alors je lui ai dit quelque chose de sa vie. Un père ne peut pas dire : "Je m'en moque." Cette fécondité me fait tellement de bien ! »

Restant sur le thème de l'Eglise, je pose une question au pape à la lumière des récentes Journées mondiales de la jeunesse : « Ce grand événement a attiré l'attention des penseurs sur les jeunes, mais aussi sur ces poumons spirituels que sont les Eglises d'institution plus récente. Quelles espérances pour l'Eglise universelle amènent-elles ? »

3 • Le pape se réfère ici à Joseph Malègue (1876-1940), un écrivain français qui lui est cher, en particulier à sa trilogie incomplète *Pierres noires. Les Classes moyennes du Salut*. Certains critiques français l'appellèrent le *Proust catholique*. (n.d.l.r.)

« Les jeunes Eglises développent une synthèse de foi, de culture et de vie en devenant, et donc différente de celle développée par les plus anciennes. Pour moi, le rapport entre les Eglises d'institution plus ancienne et celles plus récentes est semblable au rapport entre jeunes et anciens dans une société : ils construisent tous le futur, mais les uns avec leur force et les autres avec leur sagesse. Nous courrons toujours des risques, évidemment : les Eglises plus jeunes, celui de se sentir auto-suffisantes, les plus anciennes de vouloir imposer leur modèle culturel. Mais le futur se construit ensemble. »

Un hôpital de campagne

Le pape Benoît XVI, annonçant son renoncement au pontificat, a décrit le monde d'aujourd'hui comme étant sujet à des mutations rapides, et agité de questions de grandes importances pour la vie de foi qui requièrent la vigueur tant du corps que de l'âme. Je demande au pape, à la lumière de ce qu'il vient de dire, de quoi l'Eglise a le plus besoin en ce moment historique et si des réformes sont nécessaires. Quels sont ses désirs pour l'Eglise des prochaines années et à quelle Eglise rêve-t-il ? Le pape François, comprenant le début de ma question, commence par dire que le pape Benoît a fait acte de sainteté, de grandeur, d'humilité et que c'est un homme de Dieu, montrant ainsi une grande affection et une énorme estime pour son prédécesseur.

« Je vois avec clarté que la chose dont a le plus besoin l'Eglise aujourd'hui, c'est la capacité de soigner les blessures et de réchauffer le cœur des fidèles, la proximité, la convivialité. Je vois

l'Eglise comme un hôpital de campagne après une bataille. Il est inutile de demander à un blessé grave s'il a du cholestérol et si son taux de sucre est trop haut ! Nous devons commencer par soigner ses blessures. Ensuite, nous pourrons aborder le reste. Il faut commencer par le bas.

» L'Eglise s'est parfois laissée enfermer dans des petites choses, des petits préceptes. Le plus important est la première annonce : « Jésus Christ t'a sauvé ! » Les ministres de l'Eglise doivent avant tout être des ministres de miséricorde. Le confesseur, par exemple, court toujours le risque d'être soit trop rigide soit trop laxiste. Aucune de ces deux attitudes n'est miséricordieuse, parce qu'aucune ne fait réellement cas de la personne. Le rigoureux s'en lave les mains parce qu'il s'en remet aux commandements. Le laxiste s'en lave les mains en disant simplement « cela n'est pas un péché » ou d'autres choses du même genre. Les personnes doivent être accompagnées et les blessures soignées.

» Dieu est plus grand que le péché. Les réformes structurelles ou organisationnelles sont secondaires, c'est-à-dire qu'elles viennent dans un deuxième temps. La première réforme doit être celle de la manière d'être. Les ministres de l'Evangile doivent être des personnes capables de réchauffer le cœur des personnes, de dialoguer et de cheminer avec elles, de descendre dans leur nuit, dans leur obscurité, sans se perdre. Le peuple de Dieu veut des pasteurs et non des fonctionnaires ou des clercs d'Etat. Les évêques, en particulier, doivent être des hommes capables de soutenir avec patience les pas de Dieu parmi son peuple, de manière à ce que personne ne reste en arrière, mais aussi d'accompagner le troupeau qui a le flair pour trouver de nouvelles voies.

» Au lieu d'être seulement une Eglise qui accueille et qui reçoit en tenant les portes ouvertes, cherchons plutôt à être une Eglise qui trouve de nouvelles routes, une Eglise capable de sortir d'elle-même et d'aller vers celui qui ne la fréquente pas, qui s'en est allé ou qui est indifférent. Parfois celui qui s'en est allé l'a fait pour des raisons qui, bien comprises et évaluées, peuvent le conduire à revenir. Mais il y faut de l'audace, du courage. »

Je prends note de ce que le Saint-Père est en train de dire et évoque le fait qu'il y a des chrétiens qui vivent dans des situations irrégulières pour l'Eglise ou tout au moins dans des situations complexes, des chrétiens qui, d'une manière ou d'une autre, vivent des blessures ouvertes. Je pense aux divorcés remariés, aux couples homosexuels et à d'autres cas difficiles. Comment faire alors une pastorale missionnaire ? Le pape me fait signe qu'il a compris ce que j'essaye de dire.

« Nous devons annoncer l'Évangile sur chaque route, prêchant la Bonne Nouvelle du Règne et soignant, aussi par notre prédication, toutes les maladies et les blessures. A Buenos Aires, j'ai reçu des lettres de personnes homosexuelles qui sont des "blessés sociaux" parce qu'elles se ressentent depuis toujours condamnées par l'Eglise. Mais ce n'est pas ce que veut l'Eglise. Lors de mon vol de retour de Rio de Janeiro, j'ai dit que si une personne homosexuelle est de bonne volonté et qu'elle est en recherche de Dieu, je ne suis personne pour la juger. Disant cela, j'ai énoncé ce que dit le *Catéchisme* [de l'Eglise catholique]. La religion a le droit d'exprimer son opinion au service des personnes, mais Dieu, dans la création, nous a rendus

libres : l'ingérence spirituelle dans la vie des personnes n'est pas possible. Un jour quelqu'un m'a demandé d'une manière provocatrice si j'approuvais l'homosexualité. Je lui ai alors répondu avec une autre question : "Dis-moi : Dieu, quand il regarde une personne homosexuelle, en approuve-t-il l'existence avec affection ou la repousse-t-il en la condamnant ?" Il faut toujours considérer la personne. Nous entrons ici dans le mystère de l'homme.

» Nous ne pouvons pas insister seulement sur les questions liées à l'avortement, au mariage homosexuel et à l'utilisation de méthodes contraceptives. Je n'ai pas beaucoup évoqué ces choses, et on me l'a reproché. Mais lorsqu'on en parle, il faut le faire dans un contexte donné. La pensée de l'Eglise, nous la connaissons, et je suis fils de l'Eglise, mais il n'est pas nécessaire d'en parler en permanence.

» Les enseignements, tant dogmatiques que moraux, ne sont pas tous équivalents. Une pastorale missionnaire n'est pas obsédée par la transmission désarticulée d'une multitude de doctrines à imposer avec insistance. L'annonce de type missionnaire se concentre sur l'essentiel, sur le nécessaire, qui est aussi ce qui passionne et attire le plus, ce qui rend le cœur brûlant, comme l'eurent les disciples d'Emmaüs. Nous devons trouver un nouvel équilibre, autrement l'édifice moral de l'Eglise risque lui aussi de s'écrouler comme un château de cartes, de perdre la fraîcheur et le parfum de l'Évangile. L'annonce de l'amour salvifique de Dieu est première par rapport à l'obligation morale et religieuse.

église

« ...cherchons plutôt à être une Eglise capable de sortir d'elle-même... »

« L'annonce de l'amour salvifique de Dieu est première par rapport à l'obligation morale et religieuse. »

Aujourd'hui, il semble parfois que prévaut l'ordre inverse. L'homélie est la pierre de touche pour évaluer la proximité et la capacité de rencontre d'un pasteur avec son peuple, parce que celui qui prêche doit connaître le cœur de sa communauté pour chercher où le désir de Dieu est vivant et ardent.

» Le message évangélique ne peut être réduit à quelques-uns de ses aspects qui, bien qu'importants, ne manifestent pas à eux seuls le cœur de l'enseignement de Jésus. »

A propos de la hiérarchie, je demande au pape : « Que pensez-vous des dicastères romains ? »

« Les dicastères romains sont au service du pape et des évêques : ils doivent aider soit les Eglises particulières soit les Conférences épiscopales. Ils sont des organismes d'aide. Dans certains cas, quand ils ne sont pas bien compris, ils courent le risque de devenir plutôt des organismes de censure. C'est impressionnant de voir les dénonciations pour manque d'orthodoxie qui arrivent à Rome ! Je crois que ces cas doivent être étudiés par les Conférences épiscopales locales, auxquelles Rome peut fournir une aide pertinente. De fait, ces cas se traitent mieux sur place. Les dicastères romains sont des médiateurs et non des intermédiaires ou des gestionnaires. »

Je rappelle au pape que le 29 juin dernier, pendant la cérémonie de bénédiction et de remise du pallium à 34 archevêques métropolitains, il avait présenté le « chemin de la synodalité » comme le chemin qui conduit l'Eglise unie à « croître en harmonie avec le service du primat (romain) ». C'est pourquoi je demande : « Comment concilier harmonieusement le primat de Pierre et la synodalité ? Quels chemins peu-

vent être pratiqués, et ce dans une perspective œcuménique ? »

« On doit marcher ensemble : les personnes (*la gente*), les évêques et le pape. La synodalité se vit à différents niveaux. Il est peut-être temps de changer la manière de faire du Synode, car celle qui est pratiquée actuellement me paraît statique. Cela pourra aussi avoir une valeur œcuménique, tout particulièrement avec nos frères orthodoxes. D'eux, nous pouvons en apprendre davantage sur le sens de la collégialité épiscopale et sur la tradition de la synodalité. L'effort de réflexion commune, qui prend en considération la manière avec laquelle était gouvernée l'Eglise dans les premiers siècles, avant la rupture entre l'Orient et l'Occident, portera du fruit en son temps. Ceci est important pour les relations œcuméniques : non seulement mieux se connaître, mais aussi reconnaître ce que l'Esprit a semé dans l'autre comme un don qui nous est aussi destiné. Je veux poursuivre la réflexion sur la manière d'exercer le primat de Pierre, déjà initiée en 2007 par la Commission mixte et qui a conduit à la signature du *Document de Ravenne*. »

Je cherche à comprendre comment le pape voit l'avenir de l'unité de l'Eglise. Il me répond.

« Nous devons cheminer unis dans les différences : il n'y a pas d'autre chemin pour nous unir. C'est le chemin de Jésus. »

A. Sp.

(traduction : François Euvé sj
et Hervé Nicq sj)

Catholique et franc-maçon

Deux malentendus

●●● **Etienne Perrot sj**, Genève

Economiste, professeur au Centre Sèvres (Paris)

Durant ce même mois de juin 2013 où le curé franc-maçon de Mégève était destitué, paraissait dans la revue *Esprit*, sous un pseudonyme, le témoignage d'un catholique, membre du Grand Orient de France, à propos de sa double appartenance.² La chose semblait être entendue pour lui dans le sens de l'ouverture. Le plus souvent, il est vrai, dans les situations de ce genre, les intéressés ne voient pas de contradiction. La revue *choisir*, elle-même, allait dans ce même sens en 1970 déjà.³ Il est vrai qu'elle ne se référait pas au Grand Orient de France, mais à la Loge helvétique Alpina qui, elle, n'a jamais eu

un tel contentieux avec l'Eglise. Mais d'où vient justement ce contentieux, et implique-t-il toutes les loges ?

Le secret

La franc-maçonnerie moderne est née à la fin du XVII^e siècle en Angleterre, dans un climat, inhabituel à cette époque, de tolérance entre catholiques et protestants. Inhabituel car régnait encore alors le principe *Cujus Regio, ejus religio*, selon lequel la religion du peuple devait être celle du souverain. D'où le danger, à la fois politique et religieux, de se rencontrer entre adeptes de religions différentes, sous peine d'être accusé de relativisme religieux ou de déloyauté envers le souverain. Le danger provoqua le secret.

Aujourd'hui, l'accent s'est déplacé : le secret se présente comme le garant de la liberté de parole, voire comme l'itinéraire intime d'une démarche de conscience. Commentant la maxime selon laquelle « la franc-maçonnerie recommande la propagande par l'exemple, la parole et les écrits, sous réserve de l'observation du secret maçonnique », les *Principes généraux* de l'Ordre maçonnique du Grand Orient de France⁴ reprenait, jusqu'en 2001, l'in-

Un contentieux vieux de trois siècles s'est exacerbé en juin dernier : l'abbé Pascal Vesin, curé de Megève (F), fut destitué par son évêque à la demande de la Congrégation romaine pour la doctrine de la foi.' La raison ? Son appartenance à la loge maçonnique du Grand Orient de France. Mais peut-on être catholique et membre d'une autre loge maçonnique ? Pas pour Rome, jadis au nom du secret, aujourd'hui au nom du culte.

1 • Le 14 juillet dernier, l'abbé Pascal Vesin est parti à pied vers Rome dans l'espoir d'être reçu par le pape François. Le Père Vesin ne demande pas seulement que soit levée la sanction qui pèse sur lui, mais aussi que l'Eglise reconsidère la franc-maçonnerie. Il a obtenu une entrevue avec le sous-secrétaire de la Congrégation pour la doctrine de la foi. (n.d.l.r.)

2 • **Jean-Charles Auque**, « L'expérience maçonnique », in *Esprit* n° 395, juin 2013, pp. 11-21.

3 • L'édition de *choisir* n° 132, octobre 1970, a consacré un dossier à la question, intitulé *Les francs-maçons, ces inconnus*, avec des articles de Raymond Bréchet sj, Jean Beyer sj (professeur à l'Université grégorienne de Rome) et un texte de quatre membres de la loge Union et Travail de Genève. (n.d.l.r.)

4 • Edition de 1998, art 2, al. 2.

jonction du Convent⁵ du 1^{er} janvier 1891 : « Les vénérables et les orateurs doivent saisir toutes les occasions de rappeler autour d'eux qu'aucun maçon, sous aucun prétexte que ce soit, par parole ou par écrit, n'a le droit de publier la moindre chose sur ce qui touche de près ou de loin à notre Ordre et à nos institutions, sans en avoir reçu l'autorisation expresse et seulement de la manière qu'il lui sera indiqué. Le secret maçonnique doit être scrupuleusement observé par tous les frères. »

Le secret fut le premier contentieux entre l'Église et la franc-maçonnerie. Au fil des siècles, ce contentieux initial s'est peu à peu estompé, pour laisser place à un désaccord portant sur la place de la religion dans la société, c'est-à-dire le culte.

Va-et-vient de Rome

La crainte du relativisme religieux sous couvert du secret conduisit dès 1738 le pape Clément XII à condamner la maçonnerie (bulle *Ineminenti*). L'argument du secret fut repris par Benoît XIV dans la Bulle *Providas* (1751). Avec Pie VII, en 1821, dans l'encyclique *Ecclesiam a Jesu Christo*, apparut le thème de la lutte contre l'Église. Léon XIII, en 1884, plaça le débat sur le plan philosophique et moral (encyclique *Humanum genus*). Dans la même ligne, se coulant dans la position manifestée en 1980 par les évêques allemands, le cardinal Ratzinger (futur pape Benoît XVI), alors préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, présente en 1983 le nouveau Code de droit canonique. Répondant à la question d'un journaliste, il maintient la position « traditionnelle » : les fidèles appartenant à des associations maçonniques « sont en état de péché grave et ne peuvent accéder à la

sainte communion ». Il commente l'article n° 1374 du nouveau Code qui stipule, sans nommer la maçonnerie, « que celui qui donne son adhésion à une association qui agit contre l'Église soit puni d'une juste peine ».

A sa suite, lors d'un colloque tenu en 2007, la Pénitencerie apostolique (qui règle les pratiques touchant les confessions individuelles) parle « d'incompatibilité ». Et dans un livre paru la même année, Mgr Dominique Rey, évêque de Fréjus-Toulon, répond nettement par la négative à la question posée dans son titre : *Peut-on être chrétien et franc-maçon ?*⁶

Pourtant la question avait été préalablement tranchée par l'Église d'une manière différente. En 1967, suite à une demande explicite de la Grande Loge nationale française, le cardinal Seper, alors préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, avait admis, en effet, que l'article n° 2335 de l'ancien Code de droit canonique (1917) ne s'appliquait qu'aux loges qui, de fait, militent contre l'Église : « Ceux qui donnent leur nom à une secte maçonnique ou à d'autres associations du même genre qui complotent contre l'Église ou les pouvoirs civils légitimement établis, contractent, par le fait même, une excommunication simplement réservée au siège apostolique. »

Comme « l'athée stupide » dont parlent les constitutions maçonniques dites d'Anderson,⁷ la formulation peut, en

5 • Assemblée générale statutaire annuelle.

6 • Paris, Salvator 2007, 78 p.

7 • Célèbre phrase des *Constitutions d'Anderson* (1723) : « Un maçon est obligé, de par son titre, d'obéir à la loi morale, et s'il comprend bien l'art, il ne sera jamais un athée stupide ni un libertin irrégulier. » Deux interprétations sont alors possibles : le franc-maçon ne doit pas être athée ou le franc-maçon doit être un athée intelligent.

effet, avoir deux significations : soit que les loges complotent toutes contre l'Église, soit que ne sont concernées que celles qui militent contre elle.

C'est cette seconde interprétation qui prévalut jusqu'en 1983, au grand soulagement des maçons catholiques. Cette position fut défendue par plusieurs jésuites : le Père Riquet sj dans un article du *Figaro littéraire* du 22 juin 1969, le Père Caprile sj dans *La Civiltà Cattolica* du 10 novembre 1973, et, à sa suite, le Père Beyer sj, doyen de la Faculté de droit canonique de l'Université grégorienne à Rome. Tous distinguent les loges selon qu'elles complotent ou non contre l'Église.

La porte juridique qui faisait droit aux jugements de fait (la loge milite-t-elle effectivement contre l'Église ?) a donc été refermée par le cardinal Ratzinger. Ce qu'ont du mal à comprendre les catholiques actifs dans les loges, notamment ceux qui fréquentent la Fraternité saint Jean.⁸

Point de désaccord

Le catholique franc-maçon qui témoigne dans la revue *Esprit* de juin dernier « ne se sent aucunement concerné par les condamnations solennelles du Vatican, édictées en un temps où la franc-maçonnerie était à la pointe du juste combat contre l'hégémonie clérical ». Pointe ici, après le secret, le second désaccord, qui touche le culte.

Ce point met au jour des conceptions divergentes de la laïcité. Si l'anticléricalisme est bien la séparation des ordres, politique d'une part, religieux d'autre part, un catholique peut aisément y souscrire. Dans la ligne de la *Doctrine sociale* de l'Église et du concile Vatican II, il s'appuiera sur la distinction des « deux cités », distinction thématifiée par saint Augustin au V^e siècle, mais déjà évoquée par saint Paul qui incite les chrétiens à se soumettre aux autorités civiles, sans parler de la fameuse injonction de Jésus dans les Évangiles : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

En revanche, si l'anticléricalisme consiste à interdire à l'Église de se prononcer sur les problèmes de la société, il ne s'agit plus de laïcité, mais de combat antireligieux auquel ne saurait s'associer sans contradiction un catholique. L'interdiction des expressions religieuses publiques serait d'ailleurs contraire à l'article 18 de la Déclaration universelle des droits de l'homme (1948), qui ne se contente pas de garantir la liberté de conscience, mais vise tout aussi explicitement la liberté de manifester sa religion, ce que le droit français nomme la liberté de culte, garantie par la Constitution.

Aucun franc-maçon ne confond les rites et symboles maçonniques avec une religion. Mais certains sociologues, trompés par leur incompetence, pensent que la maçonnerie est une religion de substitution. Si cela était, nul ne pourrait être sans incohérence catholique et maçon. En fait, ces sociologues oublient l'essentiel : il ne peut y avoir de science *sociale* hors des significations que les acteurs eux-mêmes donnent à leurs engagements. Contrairement à ce que prétendait Durkheim, on ne peut donc pas considérer les phénomènes sociaux (ici l'engagement religieux ou

8 • La Fraternité saint Jean rassemble des chrétiens francs-maçons ; elle n'est pas à confondre avec la Communauté saint Jean (les religieux connus sous le nom de « petits gris »), ni avec la Société de saint Jean fondée au XIX^e siècle par Lacordaire pour les artistes chrétiens.

9 • Jean-Charles Auque, op. cit., pp. 20-21.

maçonnique) comme on étudie les phénomènes physiques, sur la foi des seules observations extérieures.

Les références maçonniques doivent s'interpréter à la lumière du vécu. Par exemple, les *Principes généraux* du Grand Orient posent que « la franc-maçonnerie a pour principes la tolérance mutuelle, le respect des autres et de soi-même, la liberté absolue de conscience » (art. 1, al. 2). Mais, à l'instar de la devise républicaine adoptée par la loge française (liberté, égalité, fraternité), ces principes se jugent aux pratiques. Cela ne va jamais sans discernement des temps, des lieux et des significations, d'autant plus que, contradictoires, ces principes appellent des compromis éthiques.

Jugement prudentiel

Un catholique se sentira à l'aise face à la suppression, en 1876, de ce passage de l'ancienne constitution du Grand Orient de France : « La franc-maçonnerie a pour principe l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme »,¹⁰ qui lève l'ambiguïté de la double appartenance. La franc-maçonnerie se range alors, comme le confucianisme selon les successeurs de Mattéo Ricci en Chine, comme le yoga ou comme toutes les disciplines du corps et de l'esprit, non parmi les religions, mais parmi les sagesse, compatibles, non sans prudence, avec le christianisme.

Le Convent de 1876 précise : « Après les débats auxquels nous nous livrons en ce moment, aucun nous intelligent et honnête ne pourra dire sérieusement que le Grand Orient de France a voulu bannir de ses loges la croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme. Alors qu'au contraire, au nom de la liberté absolue de conscience, il dé-

clare solennellement respecter les convictions, les doctrines et les croyances de ses membres. »

En revanche, le catholique pourra légitimement s'étonner de la généralisation induite posée par le Convent de l'année suivante, et qui témoigne de l'ignorance quant au fonctionnement du dogme dans l'expérience religieuse : « Laissons aux théologiens le soin de discuter des dogmes. Laissons aux Eglises autoritaires le soin de formuler leurs syllabus. Mais que la maçonnerie reste ce qu'elle doit être, c'est-à-dire une institution ouverte à tous les progrès, à toutes les idées morales et élevées, à toutes les aspirations larges et libérales. Qu'elle ne descende pas dans l'arène brûlante des discussions théologiques, qui n'ont jamais amené que des troubles et des persécutions. Qu'elle se garde de vouloir être une Eglise, un concile, un synode ! Car toutes les Eglises, tous les conciles, tous les synodes ont été violents et persécuteurs, et cela pour avoir toujours voulu prendre pour base le dogme qui, de par sa nature, est essentiellement inquisiteur et intolérant. »

Affirmation dogmatique dans sa généralisation ? Certainement. La condamnation romaine de l'abbé Pascal Vesin semble être la réponse du berger à la bergère. Est-ce une justification ? Ces deux malentendus (le secret et le culte) rappellent, tant aux catholiques qu'aux francs-maçons, qu'un discernement au cas par cas est nécessaire, non sans présupposé de bienveillance, si l'on ne veut pas se couler dans les poncifs habituels qui ne peuvent qu'alimenter l'intolérance mutuelle.

E. P.

10 • Première phrase du deuxième paragraphe.

Le féminicide entre dans les lois

... **Valérie Bory**, Lausanne
Journaliste

Le 13 juillet 2013, à Palerme, on pouvait voir, sur la Place Castelnuovo, 124 silhouettes de femmes grandeur nature, dessinées sur le sol à la craie blanche. C'était une manifestation contre ce que les Italiens appellent *femicidio*. Le syndic de Palerme déclarait à cette occasion que sa ville était en première ligne dans la bataille contre la violence infligée aux femmes, promettant de se constituer partie civile dans le futur procès contre le meurtrier de la dernière en date, Rosi, assassinée par son compagnon de seize coups de couteau, parce qu'elle venait de le quitter.

La violence masculine est la première cause de mort pour les femmes dans le monde, titrait cet été le quotidien *La Repubblica*, lors d'une série d'articles sur le sujet, rappelant qu'un féminicide désigne le meurtre d'une ou de plusieurs personnes de sexe féminin. L'expression est apparue au début du XIX^e siècle. Le féminicide a ses martyres, jeunes et innocentes, comme Sohane, brûlée vive dans une cave d'une banlieue parisienne en 2003, ou ces femmes défigurées à l'acide en Inde, au Pakistan, en Iran.

Mais sous nos cieux, où ce vocable n'est pas connu des médias (porteurs de visibilité), on se demande ce qui peut différencier un crime passionnel d'un féminicide.

Un terme venu d'Amérique latine

Nommer, c'est faire exister un comportement dans la réalité, dans la société, dans le droit. Qualifier d'un terme particulier un meurtre de femme, c'est ce qu'ont fait le Nicaragua, la Bolivie, le Pérou, le Chili, le Costa Rica, la Colombie, le Salvador, le Guatemala et le Mexique, premier pays touché massivement par des meurtres de femmes, le plus souvent restés impunis. Dans ce grand pays d'Amérique centrale, 34 000 femmes ont été assassinées au cours des vingt-cinq dernières années, selon une étude d'ONU Femmes, organisme créé en 2010 par l'Assemblée générale des Nations Unies.

La chambre des députés d'Argentine a adopté à son tour, le 15 novembre 2012, une loi reconnaissant le féminicide. Cet ajout au code pénal est survenu après une série de violences contre des femmes qui a bouleversé le pays : 119 féminicides ont été dénombrés par une ONG locale, pour les six premiers mois de 2012. Désormais, en Argentine, un homme coupable de meurtre sur une femme est passible de la prison à vie. Ces premiers pays à avoir nommé les victimes au féminin sont connus pour leur violence endémique ; les femmes ne sont pas qu'un cas particulier d'une violence généralisée. S'attaquer aux plus

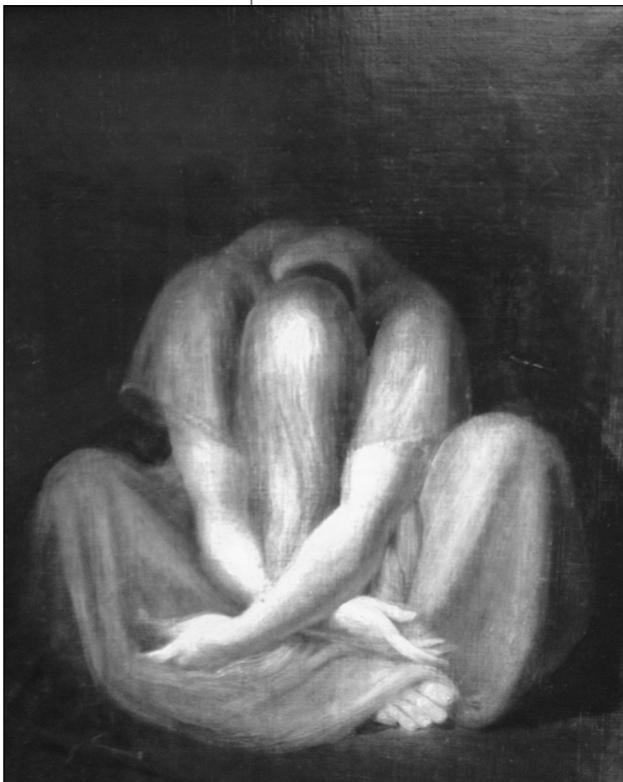
Le Conseil fédéral a signé le 11 septembre la Convention d'Istanbul « sur la prévention et la lutte contre la violence dont sont victimes les femmes ».

L'occasion de se pencher sur la notion de « féminicide », une nouvelle catégorie d'homicides qui s'imisce dans le droit et qui côtoiera désormais les parricides, matricides et infanticides. Car il existe une haine des femmes qui peut aller jusqu'à la mort.

faibles (physiquement et parfois psychologiquement), qui plus est ne portant pas d'armes, dans une société qualifiée de machiste, ne doit pas être banalisé. Il est bien sûr significatif que le terme de féminicide soit né sur ces terres, où règne la loi du plus fort. Mais comment expliquer cette violence de couple, parfois avec les enfants pour témoins, en Italie, avant-garde européenne de la lutte contre les assassinats de femmes, et dans les pays voisins, non encore avertis de ces meurtres spécifiques ? Certes, ce type de violence a toujours existé, mais dans des pourcentages bien moindres. Que s'est-il passé ?

La « mondialisation » a sa part de responsabilité dans cette évolution : brassages des populations, perte de repères

« Das Schweigen »
de Heinrich Füssli
(Kunsthhaus, ZH)



et du tissu social, anonymat des quartiers, fossé culturel infranchissable, désir d'émancipation de la femme au contact d'une société plus ouverte, etc.

Avec les changements de paramètres dans les flux migratoires, naît la confrontation avec des hommes liés à des traditions où la femme n'est pas respectée. Un sujet « sensible » ? Certes, mais nier une réalité ne peut avoir pour effet que de la rendre intouchable, donc sans aucun espoir de progrès en matière de droits des femmes.

Bien sûr, les meurtres d'hommes commis par des femmes existent, de même qu'un infime pourcentage de femmes battent leurs maris. Mais la proportion est sans commune mesure. Il suffit de lire les faits divers dans nos journaux pour trouver périodiquement un meurtre ou une tentative de meurtre contre une femme par un ex-compagnon ne supportant pas un divorce ou une rupture. Sans parler des crimes dits - honteusement - d'honneur, commis sur de jeunes immigrées voulant s'émanciper d'une tutelle moyenâgeuse et liquidées par un père, des frères, bras armés d'un clan familial.

Une violence structurelle

Instituer un type de meurtre « féminin » donnera à la justice des outils pour faire régresser ces pratiques, espère-t-on. Ainsi, il existe maintenant une Convention internationale émanant du Conseil de l'Europe « sur la prévention et la lutte contre la violence dont sont victimes les femmes ». Connue aussi sous le vocable de Convention d'Istanbul du 11 mai 2011, elle est encore en attente de ratification par de nombreux pays. Elle entrera en vigueur lorsque dix Etats l'auront ratifiée, dont au moins dix membres du Conseil de l'Europe.

Dans les prémisses de ses 81 articles, « la violence contre les femmes » y est définie comme « une manifestation des rapports de force historiquement inégaux entre les sexes, qui ont porté à la domination sur les femmes ». Est reconnue également dans les fondements du texte, « la nature structurelle de la violence contre les femmes, en tant que basée sur le sexe ». Cette Convention rend punissables tous les actes de violence envers les femmes, y compris les mariages forcés et les mutilations génitales.

Elle prévoit aussi des moyens de prévention, de protection et d'aide contre toutes les formes d'agression dont les femmes sont victimes, y compris la violence domestique. Elle touche par ce biais également les enfants. Elle prévoit d'ailleurs des lignes d'assistance téléphonique ou des mesures pour aider les enfants témoins de violence domestique.

La Convention entend mettre ainsi noir sur blanc « une forme de discrimination contre les femmes », incluant « tous les actes de violence fondés sur le sexe, qui provoquent ou sont susceptibles de provoquer des dommages ou des souffrances de nature physique, sexuelle, psychologique ou économique ».

Les pays qui y souscrivent s'engagent à « adopter des mesures législatives spécifiques afin de promouvoir et protéger le droit de tous les individus, et particulièrement des femmes à vivre libérées de la violence, qu'elle soit publique ou privée » : lois et autres moyens institutionnels, inscriptions dans les constitutions et dans les lois du principe de parité entre les sexes, abolition des lois et pratiques qui discriminent les femmes.

Il est précisé que les ONG dédiées à la protection des femmes sont soutenues

dans leur travail, en particulier psychologique, car on sait que celles qui sont victimes d'agressions par leur compagnon minimisent ces faits, par un déni qui révèle leur vulnérabilité et leur impossibilité à prendre leur destin en mains. Souvent ces femmes ont une très faible estime d'elles-mêmes (ce que constatent les foyers pour femmes battues) et favorisent sans le vouloir la spirale de la violence subie.

La Convention prévoit en outre que les Etats instituent des organismes officiels pour veiller à ce que les mesures préconisées soient mises sur pied.

La Suisse en avance

En Suisse, le Conseil fédéral a signé fin septembre la Convention d'Istanbul. L'administration fédérale helvétique stipule que le droit suisse dispose déjà au niveau national de la plupart des instruments nécessaires pour mettre en œuvre la Convention. Et de citer notamment la révision récente du Code pénal sur des infractions comme le mariage forcé et les mutilations génitales féminines. « En matière de harcèlement, les dispositions prévues par la Suisse dans son droit civil et dans son droit pénal dépassent les exigences de la Convention », explique le gouvernement, commentant l'acceptation de cette Charte. Le Conseil fédéral devra encore examiner certaines des dispositions prévues afin de les compléter si nécessaire. Il en va ainsi des foyers pour femmes battues, qui doivent être « facilement accessibles et en nombre suffisant ».

Le droit pourra-t-il changer des comportements parfois hérités de siècles d'obscurantisme ? C'est tout le défi de la lutte contre le féminicide.

V. B.

Abrogation de l'obligation générale de servir

Le peuple suisse a donc massivement rejeté l'initiative du Groupe pour une Suisse sans armée (GSsA) par 73,2 % de non, contre 26,8 % de oui. Il est évidemment trop tôt pour livrer une analyse approfondie de ce vote. Mais les résultats détaillés par canton permettent tout de même de faire quelques constats et, aux responsables de la sécurité de notre pays, de tirer quelques enseignements.

Même des cantons traditionnellement peu favorables à l'armée (comme Genève et le Jura) refusent l'initiative et il n'y a pas de clivage significatif entre la Suisse alémanique et la Suisse latine : c'est donc un vote homogène de tout le pays en faveur du maintien du service militaire pour tous, plus précisément pour tous les hommes suisses. On note toutefois une corrélation élevée entre le taux d'aptitude au service et le pourcentage de refus à l'initiative. Plus le taux d'aptitude est élevé, plus le non est massif et inversement. Le Canton d'Appenzell Rhodes intérieures avec un taux d'aptitude de 80 % rejette l'initiative avec 81,8 % de non ; le Jura avec 49,6 % de conscrits aptes au service militaire ne dit non qu'à 58,6 %. On constate le même clivage entre les cantons urbains (Genève, Bâle, Zurich) et les zones plus rurales et montagnardes (Valais, Suisse centrale, Suisse orientale). De là à tirer la conclusion que celui qui ne veut pas faire son service militaire peut s'y soustraire facilement et que l'égalité du citoyen suisse face à l'obligation de servir n'est qu'un mythe, il n'y a qu'un pas. Mais il est encore trop tôt pour le franchir.

Pour bien comprendre ce qu'il convient d'entreprendre après ce vote, il faut en rappeler les enjeux. A lire le texte de l'initiative au premier degré, il s'agissait de passer de la conscription obliga-

toire (pour les hommes) au service militaire volontaire. En réalité, le GSsA a toujours eu comme objectif - et il ne s'en cache pas - l'abolition de nos forces armées. Ayant échoué en attaquant de front - le peuple avait répondu par 64,4 % de non à la proposition de suppression de l'armée en 1989 -, le GSsA a opté pour la stratégie indirecte. En supprimant l'obligation générale de servir, il asphyxiait en quelque sorte l'armée en lui restreignant l'accès à la ressource humaine. Pour pouvoir remplir les missions constitutionnelles en matière de sécurité, il aurait fallu passer au modèle d'armée de métier. Or cela impliquait une modification de la Constitution, modification qui, selon toute vraisemblance, aurait été massivement rejetée par le peuple. CQFD !

Mais au-delà de l'objet concret, cette initiative aurait eu pour effet bien plus grave de supprimer un des fondements de notre vie collective. Aux droits que nous confère notre statut de citoyen suisse correspondent deux obligations : payer des impôts et participer personnellement - sous forme de service militaire ou de protection civile - à la sécurité du pays en cas de menace. C'est un des fondements du « vivre ensemble » suisse qui aurait ainsi été aboli. Le rejet très net de l'initiative témoigne donc aussi du profond attachement des Suisses au principe que chaque citoyen doit personnellement contribuer à la sécurité du pays, que le « vivre ensemble » passe par le respect de cette valeur fondamentale : le dévouement pour les autres, le « servir » plutôt que « se servir ».

Par ailleurs, ce vote confirme la confiance du peuple suisse dans son modèle d'armée et dans les réformes qui sont en cours, notamment la réduction des effectifs et de la durée de service de 260 à 225 jours. Ce résultat peut être lu comme la conviction d'une majorité de citoyennes et de citoyens que l'armée suisse telle qu'elle est planifiée pour demain correspond à l'instrument dont nous avons besoin pour faire face aux risques et menaces futures.

Mais que dire de ceux qui ont accepté l'initiative ? Ces 26,8% de oui comportent un risque, celui de conforter les conservateurs dans leur volonté de ne rien changer, voire de revenir à l'armée de la guerre froide. Il devrait, au contraire, nous inciter à la réflexion et à une remise en question en profondeur de notre « boîte à outils » - diplomatie, armée, police, protection civile, pompiers, SAMU - pour garantir la sécurité de notre pays. Car à côté des fondamentalistes du pacifisme, convaincus qu'il suffit de supprimer les armées pour supprimer la guerre, il y a des personnes raisonnables qui émettent des réserves fondées à l'égard de notre système de sécurité collective. Les bouleversements géopolitiques et sociétaux auxquelles nous assistons exigent des réformes en profondeur.

Ces réflexions, qui ne peuvent ici qu'être esquissées, devraient se faire dans trois directions. En premier lieu, il faut impérativement clarifier notre position par rapport à l'Europe en matière de défense et de sécurité. Le concept du hériçon suisse, neutre et indépendant, menant seul sa guerre au cœur géographique du continent est dépassé. La Suisse vit dans le même espace géostratégique et géopolitique que ses voisins et est donc exposée aux mêmes risques et menaces. Une ouverture de notre pays sur l'Europe de la défense est indispensable et d'ailleurs en cours : le laboratoire AC de Spiez est impliqué dans l'enquête sur l'emploi de toxiques de combat en Syrie ; des instructeurs suisses contribuent dans le cadre de l'EUTM (European Union Training Mission) à la formation des militaires maliens ; l'entreprise d'armement RUAG participe au développement d'un drone du futur européen. Cet effort doit être poursuivi et systématisé.

L'inégalité croissante devant l'obligation de servir est un scandale. Il faudrait repenser en profondeur ce principe dans le sens d'une plus grande justice. Pourquoi les femmes et les étrangers au bénéfice d'un permis C, qui profitent au même titre que les hommes des privilèges qu'offre la vie en

Suisse, ne sont-ils pas astreints à un service à la collectivité ? L'idée d'un service national à accomplir par tous, selon des modalités à définir, mérite d'être creusée. Tout en sachant que le service militaire restera toujours la forme la plus lourde et contraignante (car pouvant aller jusqu'au sacrifice de sa vie ou à donner la mort pour sauver son pays). Une contrainte qu'il faudra honorer d'une façon ou d'une autre par rapport aux autres formes de service à la collectivité. Des pistes ont déjà été esquissées, notamment par les politiciens genevois Pierre Maudet et Hugues Hiltbold.

Enfin, il faudra adapter la façon d'accomplir ses obligations de servir (notamment la durée des périodes de service) à une économie et à un système universitaire (système de Bologne) globalisés, pour lesquels de longues absences sont rédbibitoires.

Souhaitons que ce résultat réjouissant pour l'avenir de notre pays ne soit pas un oreiller de paresse, mais l'occasion d'une réflexion constructive pour adapter nos instruments de sécurité et de défense aux risques et menaces et aux structures de la société de demain.

Dominique Juillard, Arbaz (VS)
 Divisionnaire (aD),
 ancien attaché de défense à Paris,
 président de l'Association
 de la Revue militaire suisse

Deux luttes tragiques

●●● **Patrick Bittar**, Paris
Réalisateur de films

Alabama Monroe, de Félix Van Groeningen

Alabama Monroe, le quatrième film du cinéaste flamand Félix Van Groeningen, a eu un grand succès en Belgique. Didier, qui vit seul dans une caravane devant une ferme délabrée, joue du banjo et chante dans un groupe de bluegrass (une branche de la musique country fondée par un certain Bill Monroe). Il rencontre Elise, sémillante tatoueuse dont le corps enluminé est la meilleure carte de visite. Bientôt le beau couple forme un duo harmonieux sur scène. Elise tombe enceinte, Didier retape sa ferme avec ses potes *musicos*, et s'en suivent six années de bonheur... jusqu'à ce qu'ils apprennent que leur fille Maybelle est atteinte d'un cancer. Le ver introduit dans la sphère intime va entraîner sa dépression, comme l'évoque le titre original, *The Broken Circle Breakdown*.

« *Alabama Monroe* »



Le film est l'histoire du combat, de l'impuissance, puis de la désintégration du couple, selon un récit également décomposé, adoptant une chronologie éclatée, non linéaire. L'alternance de moments d'allégresse et de tristesse intensifie le tragique du mélodrame et l'empêche de sombrer dans le tire-larme.

A cet égard, les scènes de concerts sont de vrais moments de grâce : « La musique agit comme un contrepoids face à la misère et la douleur que charrie l'histoire » (Van Groeningen). Le bluegrass est une musique très rythmée, aux harmonies vocales à trois ou quatre voix. Et c'est réjouissant d'entendre les deux comédiens chanter si bien. A l'heure où l'on fait fantasmer les ados sur l'obscénité du showbiz, il faut les emmener voir cette bande sans prétention jouer avec un plaisir simple et communicatif.

Johan Heldenbergh (une vraie gueule), qui incarne Didier et joue très bien du banjo, est aussi le co-auteur de la pièce de théâtre à succès dont est tiré le film. Veerle Baetens (Elise) est charmante et juste. Tous contribuent à rendre ce film sympathique et authentique ; en un mot, belge. Les critiques qui le trouvent bêtifiant et misérabiliste sont ceux qui en censaient il y a deux ans le film parisien (poseur et flasque) *La guerre est déclarée*, où Valérie Donzelli et son ancien compagnon « revivaient » la maladie de leur fils sur fond d'électro/pop.

Alabama Monroe est un hymne à l'amour, musical, passionnel et filial. Comme dans cette scène où Didier, athée raisonneur, doit apprendre à composer avec la sensibilité de Maybelle lorsqu'elle trouve un oiseau mort sur leur terrasse. Pour la petite, déjà dégarnie, l'oiseau est devenu une étoile et, comme le lui a expliqué son père lui-même, la lumière des étoiles survit à leur disparition.

Contre l'ordre établi

Présenté en compétition officielle à Cannes, *Michael Kohlhaas* est l'histoire d'un prospère marchand de chevaux du XVI^e siècle, protestant pieux, qui vit heureux avec sa femme et sa fille dans sa propriété isolée des Cévennes. Alors qu'il se rend en ville pour vendre ses bêtes, il se heurte à un baronnet local qui lui extorque un droit de passage sur ses terres. Ses magnifiques chevaux laissés en gage sont retrouvés plus tard en pitoyable état, et les sbires du baron lâchent leurs molosses sur son fidèle valet.

Kohlhaas tente alors d'obtenir justice, mais le tribunal, corrompu, déboute plusieurs fois sa plainte. Lorsque sa femme est assassinée, il lève une armée de paysans et de gueux et poursuit le baron en défiant le pouvoir.

Pour le convaincre de déposer les armes, la princesse mande un théologien protestant, dont Kohlhaas a lu la traduction de la Bible : « Dieu a été très largement oublié dans toute cette histoire. Si tous faisaient comme toi, il n'y aurait plus ni ordre ni justice. Toi-même, qu'est-ce que

tu ferais si, dans ta propre troupe, chacun voulait être indépendant ? Tu dis que tu pleures la perte de ta femme, que tu es inconsolable... Tu ne sais pas qu'il y a des moyens de vaincre la mort ? » La réussite de cette scène doit beaucoup à Denis Lavant, qui habite son personnage de théologien (Luther, dans le roman allemand du début du XIX^e siècle de Heinrich von Kleist).¹

Dans cette adaptation, Arnaud des Pallières a déplacé l'intrigue dans les Cévennes, bastion historique du protestantisme français. Il témoigne d'un goût sûr dans le choix de ses ingrédients : le sujet (la réparation d'une injustice, dans ses dimensions morales et spirituelles) ; l'acteur principal Mads Mikkelsen² ; la rareté des dialogues ; les images superbement composées de cavaliers, sous des ciels mouvants, dans des steppes vertes tavelées de roches calcaires ; les combats rapprochés aux arbalètes...

Cependant la sauce ne prend pas. C'est justement dans le parti-pris de l'épure que le bât blesse, car le dépouillement n'est pas radical : mise en scène entachée de coquetteries (mèches de cheveux sur le visage du beau Mikkelsen) ; dialogues qui font retomber du hiératisme empesé au banal ; excès de musique (« d'époque ») et de personnages. Et en faisant l'économie d'éléments dramaturgiques (comment Kohlhaas a-t-il soulevé les paysans ?), le film perd en souffle et ses personnages en épaisseur.

P. B.

cinéma

Michael Kohlhaas, d'Arnaud des Pallières

1 • *Michael Kohlhaas* est produit par Les films du losange, la société de production créée par Eric Rohmer, qui avait adapté en 1976 *La Marquise d'O*, un autre roman d'Heinrich von Kleist.

2 • Révélé par Winding Refn. Extraordinaire « guerrier silencieux » dans *Valhalla Rising*.

Edvard Munch

Médiumnique et moderne

●●● **Geneviève Nevejan**, Paris
Historienne de l'art

Edvard Munch
150 chefs-d'œuvre
gravés,
Kunsthau, Zurich,
du 4 octobre au
12 janvier

Le Kunsthau de Zurich célèbre le 150^e anniversaire de la naissance d'Edvard Munch en présentant ses estampes. Une évocation sobre d'un art frémissant d'humanité.

Edvard Munch se rattache, avec Klimt, Giacometti et Picasso, à ce cercle restreint de modernes adoués par l'histoire et reconnus par le marché : 119,9 millions de dollars, tel est le prix considérable remporté par l'une des versions du *Cri*, qui est devenue ainsi l'œuvre d'art la plus chère du monde. Le thème du tableau a largement contribué à cette reconnaissance, qui englobe aussi l'adhésion du grand public. Munch avait pressenti l'inquiétude contemporaine et avait su la traduire en des termes profondément modernes. Né de cette géniale conjonction du sensible et d'une esthétique novatrice, *Le Cri* est devenu l'icône d'une peur existentielle en laquelle chacun peut, aujourd'hui encore, se reconnaître.

L'exposition du Kunsthau se cristallise autour des estampes dans lesquelles l'artiste a transposé la plupart de ses chefs-d'œuvre. Exposées à Zurich, le *Cri*, *Angoisse*, *Fille de joie* et les boucles séductrices de *Madone*, exécutées par Munch entre 1895 et 1902, ne sont pas moins bouleversantes que ses peintures, dont elles reprennent les thèmes les plus vibrants. Réinterprétées en des traits incisifs et souvent plus concis, ses gravures nous ramènent avec autant

de conviction à notre conscience, par un souffle qui, à plus d'un siècle de distance, continue à la fois de transpercer et de caresser nos chairs.

Elargir son public

Au XIX^e siècle, une nouvelle technique suscite l'engouement des amateurs et des artistes : la gravure. On collectionne avec ferveur les estampes de Rembrandt ou de Goya, mais l'engouement pour les contemporains n'est pas moindre. L'œuvre graphique de Manet, rééditée en 1890, remporte un succès de loin supérieur à celui de ses premiers tirages. Dans le même temps, Gauguin et Vallotton redécouvrent la gravure sur bois.

Edvard Munch n'échappe pas à ce vaste mouvement, à un moment où il cherche à se faire connaître. Depuis 1892, il expose en Allemagne, à Copenhague, à Dresde et à Stockholm et, plus « difficilement » de son propre aveu, en France, où il séjourne pourtant longuement. En 1894, il se lance donc dans la gravure.

S'il s'initie à Berlin, c'est à Paris qu'il découvre la lithographie et la délicate technique de la xylographie. L'artiste y voit surtout un moyen de reproduction de ses plus importantes peintures. Avant la fin de l'année 1895, Munch a déjà exécuté les estampes de son *Autopor-*

trait, de *Vampire*, du *Cri* et de *Madone*, toutes présentées dans l'exposition zurichoïse.

En 1981, Gerd Woll, alors conservatrice du musée Munch à Oslo, soulignait que le peintre ne s'inscrivait pas dans une démarche mercantile. C'est sans doute la raison pour laquelle il se préoccupa assez peu de limiter les épreuves : « L'art était à ses yeux un moyen de communication, la possibilité de s'exprimer devant les autres. » Munch, en effet, était persuadé que son art devait atteindre un public très large et non « disparaître, comme une feuille de papier, entre les murs d'une maison où il ne serait accessible que pour un petit nombre ».

Avant-garde parisienne

L'exposition démontre d'ailleurs que le peintre norvégien n'était pas un génie solitaire. Elle rétablit non seulement sa carrière internationale et ses voyages, mais aussi ses engagements actifs en faveur de l'avant-garde littéraire. A Paris, la modernité est un melting-pot. Les artistes, notamment Lautrec, les Nabis et Vuillard, y participent en réalisant des affiches ou les programmes de l'avant-gardiste Théâtre de l'Œuvre : Lugné-Poë, son directeur, en avait fait l'emblème du théâtre symboliste, associant à sa programmation nombre de dramaturges venus du Nord.

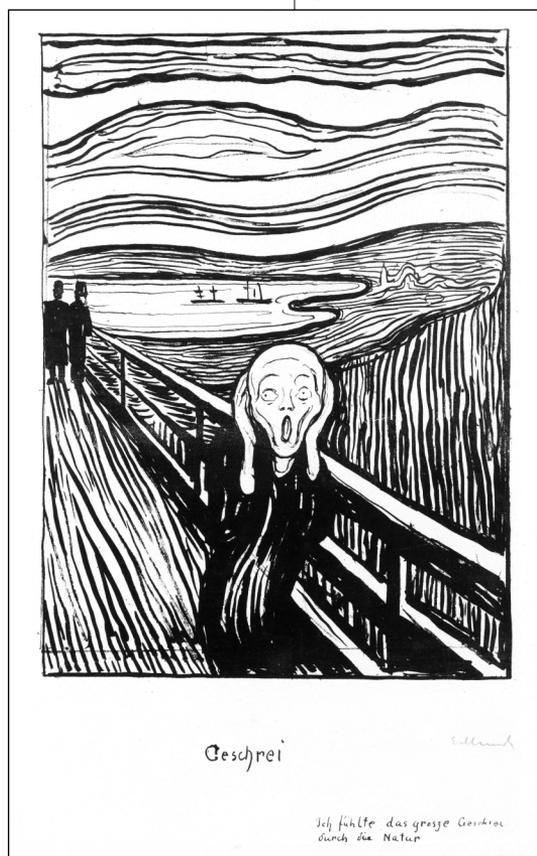
Tout prédispose Munch à adhérer à ce mouvement littéraire tourné vers la vie intérieure et pour lequel la communication s'effectue au moyen de symboles. En 1896, l'artiste conçoit les lithographies du programme de *Peer Gynt* et de *John Gabriel Borkman* de Henrik Ibsen. Il exécute, pour ce même théâtre, deux portraits gravés de l'écrivain français Stéphane Mallarmé, que le modèle trouve « saisissants ». Paris lui

doit également l'édition bibliophile des *Fleurs du mal* de Charles Baudelaire. Ces collaborations l'associent au même coup à tout un courant de pensée auquel se rattachent Gauguin, les symbolistes, les Nabis et Toulouse-Lautrec, dont l'influence est perceptible à Zurich dans *Cabaret*, lithographie coloriée par Munch qui reprend le thème unanimement traité par les peintres parisiens du *French Cancan*.

Ce moment de la carrière de Munch est d'autant plus important qu'il coïncide avec l'élaboration de son œuvre gravée. L'artiste débute la pratique de la lithographie et de la gravure sur bois avec l'imprimeur de renom Auguste Clot. Il publie ses premières estampes à Paris, où

expositions

« Le Cri » (1895), lithographie sur papier vélin



il est suffisamment connu pour qu'Ambrøise Vollard, marchand de Cézanne avant de devenir celui de Picasso, intègre *Anxiété* à un album consacré aux « graveurs modernes ». Diffusé en Allemagne, en Scandinavie et en France, le portefeuille, qui porte le nom de l'historien d'art allemand Julius Meier-Graefe, renferme quelques-uns de ses premiers essais, réalisés et édités durant l'été 1895.

Même si le recueil ne remporte pas le succès escompté, Munch continue de se consacrer avec passion à ses gravures, qu'il intègre d'ailleurs à ses expositions de peintures. Sa production ne cesse de croître.

Des traits audacieux

La gravure pour Munch n'a jamais été, malgré ses allégations, une technique uniquement allouée à la reproduction de ses peintures. Dans le passage de la peinture à l'estampe, Munch procède à une simplification qui, à bien des égards, anticipe les innovations du XX^e siècle. L'estampe fait resurgir l'idée de reprise déjà présente dans ses peintures. Copies, variantes, Munch, comme beaucoup d'autres artistes, aime revenir sur ses sujets. Il réalise une dizaine de versions peintes de *Vampire*, qui fait aussi l'objet de multiples adaptations graphiques.

A force d'être répétés, ses motifs se réduisent à leur plus simple expression et gagnent ainsi en expressivité. « Je n'ai eu de cesse de vouloir capter la première impression », dit-il à propos de *L'Enfant malade*, œuvre dans laquelle il évoque, à quatorze ans de distance, sa sœur cadette Sophie, décédée alors qu'il était encore adolescent. La version peinte en 1885 est alourdie de matière et lacérée de griffures. On sait

le traitement qu'il faisait subir à ses toiles, les soumettant aux intempéries. Sans doute voulait-il, par cette brutalité, donner un équivalent de sa propre souffrance.

Dans l'exposition zurichoise, pourtant dépossédée de ses peintures à la notoriété planétaire, Munch graveur continue de surprendre. On le voit à l'œuvre, transposant la modernité de ses chefs-d'œuvre dans une autre technique. Il synthétise ses thèmes obsessionnels en des traits audacieux. Il amplifie les accents pathétiques par de violents contrastes de blancs lumineux et de noirs profonds, en particulier dans le nocturne du *Rivage mystique*. Dans cette xylographie taillée à la hache, Munch systématise l'efficacité d'une palette restreinte, réduite au vert et au rouge orangé, qui, dans *Tête-à-tête*, oppose brutalement les profils perdus d'un homme et d'une femme. Le graveur ne renonce pas plus que le peintre aux couleurs, au bleu qui envahit le *Clair de lune en bord de mer*, où il découpe en silhouette fantomatique la jeune fille aux cheveux blonds, figure toujours représentée de dos et qui hante ses peintures. Rien ne manque à Zurich de ce paysage dressé par le peintre norvégien, ni sa vision hors du commun, ni ses talents visionnaires et encore moins sa mélancolie, titre d'ailleurs d'une gravure exposée au Kunsthaus. Dans son œuvre gravée, Edvard Munch continue de se concentrer tout entier dans ces sentiments qui pénètrent les êtres, contaminent et enflamment le paysage, comme dans le *Cri*. « La nature, disait l'artiste, a été formée dans une ambiance morale. » A n'en pas douter, celle de Munch est habitée.

G. N.

Un climat fascinant

... **Valérie Bory**, Lausanne
Journaliste

Grand moment de théâtre contemporain que cette création d'un metteur en scène renommé, le Polonais Krystian Lupa, d'après Thomas Bernhard. *D'après*, car du roman de l'auteur autrichien (qui vomissait son pays jusqu'à y interdire par testament la représentation de ses œuvres après sa mort, interdiction heureusement levée aujourd'hui), Lupa a imaginé une pièce qui étire son climat fascinant (mais tout de même un peu long) pendant cinq heures (avec deux entractes, contingence bienvenue). Grands acteurs français, rompus au théâtre et au cinéma, décors, scénographie, lumière : prenants. Devant nos yeux, des « chambres », évocatrices et poétiques à la fois, où des malades atteints de différents maux attendent le médecin qui, par gorges et montagnes, vient les visiter.

La scène est une grande boîte vide. Sur le plateau, le père médecin et son fils assis au bord de la scène conversent avec affection autour de non-dits familiaux, avant d'aller rendre visite aux malades. Au mur, des images filmées des deux mêmes - une double réalité : l'une appartenant déjà au passé, tandis que l'autre se déroule sous nos yeux. Symbiose avec Thomas Bernhard qui construit ses histoires sur des réminiscences...

Le père désire que le fils l'accompagne. Leçon de vie, initiation à la misère de la condition humaine, à la souffrance ? Mais aussi souffle d'espoir, once de secours, grain du salut, comme le dit Krystian Lupa qui allume des étincelles

dans la nuit sombre de l'œuvre de Thomas Bernhard, dans ce qui reste, après sa déconstruction féroce, du sentiment, des conventions, de l'amour par ce misanthrope qu'on disait aussi misogynne.

La première malade est presque mourante, mais s'anime peu à peu et raconte inlassablement ses histoires de parenté : un frère assassin, un fils tanneur qui s'abîme dans un mariage sans relief. En colère devant son impuissance à changer les choses, elle délivre un aphorisme typiquement bernhardien : « Les malodorants ne s'aperçoivent pas qu'ils puent. »

La seconde visite est pour un industriel. Le médecin entre seul. Son patient est nu comme un ver, debout et plein de ressentiment. Un jour il quittera la haute vallée de Hauenstein, soulagé. Sa seule occupation hormis son travail, ses promenades, les discussions avec sa demi-sœur, consiste à viser deux grandes cibles en bois derrière le pavillon de chasse. Des environs, on l'entend tirer. Un nouveau décor glisse sur la scène. Au moulin Fochler, le meunier n'est pas en bon état : le terme de putréfaction décrit sa jambe. Son fils en a été réduit à tuer les magnifiques oiseaux exotiques de la serre car leurs cris étaient insupportables au malade.

A la prochaine visite, on entre dans la chambre d'un agité dont la sœur a enlevé le grillage enserrant son lit, remarque le médecin. Le corps nu du jeune homme se tord dans les draps. Enfant, il était un violoncelliste de génie. Il

Perturbations

Mise en scène Krystian Lupa, avec John Arnold, Thierry Bosc, Valérie Dréville, Jean-Charles Dumay, Pierre-François Garel, Lola Riccaboni, Mélodie Richard, Matthieu Sampeur, Anne Sée, Grégoire Tachnakian. Production : Théâtre de Vidy-Lausanne. Coproduction : Théâtre de la Colline/Festival d'automne, Paris. Au Théâtre de la Colline, Paris, du 27 septembre au 25 octobre.

Vers Wanda
Projet de Marie
Rémond, autour de
Barbara Loden.
Au Théâtre de la
Colline, Paris, du 3 au
26 octobre.

n'est plus que chairs tordues. Corps torturé par des bourreaux invisibles ? Corps souffrant, traversant l'histoire humaine. Un morceau de chant choral s'élève, la salle est recueillie. Après l'entracte, on fait connaissance avec le prince, qui s'occupe de sylvi-culture dans son château de Hochgobernitz et entend des « bruits » dans sa tête. Ses paroles sont ressassées en rhétorique, un mode comique chez Thomas Bernhard. Ainsi ce long monologue, très drôle, où le prince raconte comment il a embauché sur petites annonces du régisseur de son château. Glissement de décor, on est plongé dans la « chambre des mères » (sœurs du prince) et la « chambre des filles » (filles du prince) ; confidences féminines. On n'est plus dans le texte de Thomas Bernhard mais dans le fruit d'un travail entre les acteurs et le metteur en scène. Léger comme une respiration, mais très long. Avant de retrouver le prince, pour la scène finale. Du rare et magnifique théâtre.

Vers Wanda

Avec *Vers Wanda*, on entre dans une pièce réalisée d'après un livre (de Nathalie Léger), lui-même écrit sur la femme d'Elia Kazan, Barbara Loden, actrice et cinéaste (du film *Wanda*). Pourquoi s'intéresser à Barbara Loden et qui la connaît ? Parce que son parcours est typiquement féminin (grand talent, éclipsé par son mari, soumission conjugale plus ou moins volontaire), comme l'avait compris Marguerite Duras. Une pièce en jeu de miroirs donc, orchestrée et jouée par une femme de théâtre, Marie Rémond, avec des comédiens unis pour cette création collective (Clément Bresson, Sébastien Poudroux) qui tourne autour du *making of* d'un film.

Sur scène, on voit tantôt Elia Kazan (caricaturé en manipulateur cynique) et Barbara Loden, tantôt Wanda (personnage inspiré d'une femme au foyer qui quitte tout pour suivre un malfrat) et son gangster. Marie Rémond donne vie avec une grande finesse à ces deux femmes flouées. Des femmes « empêchées ». Lorsque Barbara Loden s'était lancée dans le film *Wanda*, Elia Kazan, qui préparait le tournage de *The Arrangement*, s'était vu, en effet, imposer par Hollywood l'actrice Faye Dunaway, alors qu'il avait promis le rôle à sa femme. Elle l'avait vécu, semble-t-il, comme une trahison.

Scéniquement intéressant : un monticule de cailloux noirs, qui roulent sur scène, à côté d'un établi et d'un canapé. A noter cependant qu'il n'est pas donné à voir ne serait-ce que quelques images du film *Wanda*. Question de droits ? Choix scénique ? Dommage.

V. B.

« Perturbations »



Le prophète dit au Roi

Ou l'attrait des contraires

Gérard Joul , *Epalinges*
Ecrivain et traducteur

Que G.K. Chesterton, le flamboyant champion du catholicisme intégral, absolu, militant et triomphant, le papiste défenseur acharné du dogme, se soit intéressé à William Blake, l'ennemi des rois, des docteurs et des prêtres,   Blake le prophète et l'hérésiarque protestant, au point de lui consacrer tout un livre, voilà qui de prime abord peut sembler paradoxal. Mais Chesterton n'est pas à un paradoxe près. D'ailleurs, avant sa conversion officielle au catholicisme, Chesterton était un radical, un protestant, donc un hérétique de la famille de Blake et, osons le mot, un prophète, ce qu'il est toujours resté même sous sa nouvelle étiquette.

Le catholicisme engendre des prêtres et des saints, le protestantisme engendre des prophètes ou rien. Un prophète est par définition un homme qui a maille à partir avec la société et la famille, et donc l'Eglise ou la Synagogue (qui est aussi une famille et une société). Le paradoxe du christianisme, et pour beaucoup l'une de ses nombreuses pierres d'achoppement, tient au fait que Jésus, un prophète s'il en est, et un hérétique aux yeux de la Synagogue, ait fondé une Eglise, avec prêtres, docteurs, dogmes, lois, commandements, institutions, règlements, etc. Mais cela, c'est une autre (ou la même) histoire.

Le second paradoxe tient au fait que Chesterton ait été à la fois républicain et anarchiste, réactionnaire et révolutionnaire, au sein il est vrai d'une société oligarchique et conservatrice (quelle société ne l'est pas ?), donc essentiellement un homme de combat et d'opposition.

Un jour chasse l'autre

Rappelons-nous la monstrueuse fable qu'il écrivit avant sa conversion à l'Eglise de Pierre : *Un nommé Jeudi*. Un conservateur pense que le monde est min  par un complot anarchiste. Pour le sauver, il se fait introduire au sein de la centrale anarchiste formée de sept membres et devient l'un d'entre eux. Chacun porte un nom de la semaine. Il découvre peu à peu que les cinq autres membres sont comme lui des agents conspirateurs. Quant au septième, le dénommé Dimanche, c'est le bon dieu en personne, à la fois le chef de la police et le chef des terroristes, le plus grand conservateur, le plus grand révolutionnaire et le plus grand créateur de tous les temps. Toutes choses éminemment antinomiques pour une cervelle aristotélicienne, cartésienne ou voltairienne.

G.K. Chesterton,
William Blake, traduit par Lionel Leforestier, Paris, Le promeneur 2011, 176 p.

Gilbert Keith Chesterton,
Une brève histoire de l'Angleterre, traduit de l'anglais par Gérard Joul , Lausanne, Le Revizor/L'Age d'homme 2012, 232 p.

Or on oublie souvent que Dieu n'a pas créé le monde en un jour mais en sept, et que chacun de ces jours s'est cru l'unique un instant. Et que chaque fois l'ordre établi à la fin d'une journée a été bouleversé, menacé, par la naissance, l'irruption de la suivante.

Par cette allégorie, Chesterton montre la difficulté d'être un vrai révolutionnaire et de ne pas écraser sous l'ordre établi le germe d'une autre révolution (ou conspiration), c'est-à-dire de toute nouvelle création. Qu'est-ce qui est premier, de l'être ou du néant ? La création est-elle une conspiration contre les forces conjuguées du néant ?

C'est le principe d'identité lui-même qui est ici mis à mal, principe sur lequel repose toute la théologie catholique. Et, découverte plus extraordinaire encore, cette allégorie semble démontrer que le diable et le bon dieu ne font qu'un.

On comprend pourquoi Chesterton s'est intéressé à Blake qui, pour sa part, avait décidé de marier le ciel et l'enfer et le tigre et l'agneau non pas au sein du catholicisme dogmatique, mais porté par la pulsion libertaire et anarchisante du protestantisme contestataire. L'un et l'autre savent que la terre n'est qu'un marche-pied vers les cieux et qu'ils sont ici-bas en exil. Tous deux sont des hommes de colère, mais d'une colère solaire et gigantesque. Tous deux sont des prophètes qui parlent par analogies, allégories et paraboles. Des prophètes qui ne peuvent se satisfaire d'aucun ordre établi, qui ont affaire à ce que saint Paul appelle les puissances invisibles qui bataillent dans les cieux. Car il n'y a mariage entre le ciel et l'enfer que parce qu'il y a bataille. Bataille des contraires qui n'existent qu'au sein même de ce conflit, comme tout ce qui existe.

Ainsi l'ange du mal sert le dieu du bien, et le dieu du bien se sert de l'ange du mal. Ils sont indissolublement liés. Aussi nécessaires l'un à l'autre que la nourriture à la bouche. Nous sommes bien conscients qu'en utilisant ces termes de dieu et de diable, nous manions la dynamite de la conspiration et que nous nous trouvons là dans un cas de figure tout différent de celui qu'imaginent Origène et Hugo quand ils parlent d'une réconciliation entre Satan et Dieu à la fin des temps.

« Vous serez des dieux », dit saint Jean (reprenant la phrase que Lucifer avait dite à Adam au paradis). L'orthodoxie dissimule cette idée qui lui semble dangereuse du point de vue de la cité terrestre, où l'Eglise de Pierre s'épuise à jouer le rôle de gendarme et de gardienne des valeurs morales et sociales, rôle qui est aussi, reconnaissons-le, le sien ! Pensons au double langage que tient saint Paul selon qu'il s'adresse à des frères plus ou moins avancés dans les mystères de la foi et de l'édification de l'homme nouveau, de l'homme spirituel régénéré par la grâce.

Les limites de la raison

Parler de Blake est aussi difficile que de parler d'Adam, tant ses prophéties peuvent être interprétées de manière différente, voire contradictoire. Et les choses se gâtent justement quand la prophétie est soumise à l'interprétation des prêtres et des docteurs, qui sont par définition les ennemis des prophètes. Un prophète, après avoir enfoncé son clou et poussé son cri, doit en bonne logique être lapidé par un docteur qui respecte les règles de la logique et qui entend sa mission.

Parler de Blake est aussi difficile que de parler de ce qui est premier, originel comme la poésie. Parler de la poésie et de la prophétie, c'est déjà vouloir les domestiquer et les faire rentrer dans un discours rationnel.

Un poète doué du don de prophétie et un prophète doué du don de poésie se sont rencontrés en Blake pour détruire la philosophie, la raison discursive et raisonnante. « Rien n'arrive, écrit Blake dans *le Mariage du Ciel et de l'Enfer*, sinon par les contraires. De ces contraires naissent ce que les religions appellent le bien et le mal. Le bien est le passif subordonné à la raison. Le mal est l'actif naissant de l'énergie. L'énergie est la seule vie, elle est du corps, et la raison est la limite ou la circonférence qui entoure l'énergie. L'énergie est délice éternel. » Ailleurs il dira : « La nudité de la femme est l'œuvre de Dieu, et la luxure du bouc est la bonté de Dieu. » Ces mots, je n'ose imaginer ce qu'ils peuvent produire dans une cervelle contemporaine qui ne sait ni ce que c'est que le mal ni ce que c'est que le bien, le vice ou la vertu, et qui prendrait ces paroles comme une invitation à satisfaire sa concupiscence et sa perversité. Blake était un pur, un innocent, un être profondément vertueux. D'ailleurs il n'y a que les vertueux pour sonder les abîmes de la divinité et entrer dans les conseils de ce dieu dont les vœux ne sont pas les nôtres.

Blake appelait la révolution, le pouvoir du peuple. Comme chez Rousseau et même comme chez Chesterton, *peuple* et *révolution* sont des mots magiques et terrifiants que seuls des cœurs purs peuvent prononcer. Qu'ils tombent dans les mains de démagogues sanguinaires et leur charme est rompu. Et c'est pourquoi aujourd'hui aucun mot ne peut plus nous envoûter.

Les proverbes de l'enfer disent : « La colère du lion est la sagesse de Dieu. » Savons-nous encore ce que c'est que *lion*, *colère*, *Dieu*, *sagesse* ? Et, ce qui est presque du Lautréamont : « Le rugissement des lions, le hurlement des loups, les fureurs de la mer démontée sont des parties de l'éternité trop grandes pour l'œil de l'homme. » Ne parle-t-il pas comme Ezéchiel ?

Pure énergie

Dieu chez Blake n'a pas de contours bien définis. (Ce sont les théologiens qui enferment et définissent, et loués soient-ils quand ils font ce travail et qu'il ne leur vient pas à l'idée de s'improviser prophètes.) Tantôt tigre et tantôt agneau. La raison théologique ne l'a pas encore délimité et mis en cage derrière le rideau de fer de ses syllogismes. Il est pure énergie. Qu'importe le nom qu'on lui donne. Pure énergie, c'est-à-dire pure poésie. Il date d'avant la naissance de la philosophie qui vit le jour au moment où Adam, chassé du paradis, dut remplacer l'innocence et l'énergie qui étaient les siennes par la triste connaissance - qui n'est pas du tout, quoiqu'en disent les professeurs, un gai savoir. Blake, lui, semble avoir toujours vécu au paradis terrestre, là où le loup couche avec la brebis et où le tigre joue avec la gazelle.

G. J.

Ignace de Loyola

Légende et réalité

Cette nouvelle biographie de saint Ignace, écrite par Pierre Emonet, directeur de choisir, va paraître ce mois, dans la collection Petite bibliothèque jésuite, des éditions Lessius (Bruxelles). Nous avons le plaisir d'offrir à nos lecteurs en primeur quelques « bonnes feuilles » de cet ouvrage.

Dans sa *Vie de Don Quichotte*, soucieux de rétablir le vrai visage du chevalier errant, Miguel de Unamuno écrit : « C'est à partir de la mort qu'il faut évaluer une vie, tant et si bien qu'il faut changer l'antique maxime qui dit : "Telle vie, telle mort" en : "Telle mort, telle vie" ». Si le philosophe a raison, il faut alors conclure que la vie d'Ignace de Loyola a été très ordinaire parce que sa mort fut une mort ordinaire, comme l'explique son secrétaire, Juan de Polanco, dans une lettre adressée à Pedro de Ribadeneira : « Il quitta ce monde à la manière commune à tous. » Ignace est mort le 31 juillet 1556, seul, sans pathos, sans réunir ses compagnons pour leur léguer un testament spirituel, sans la bénédiction papale qu'il souhaitait recevoir, sans même achever l'œuvre de sa vie, les *Constitutions de la Compagnie de Jésus*, confiant l'avenir à l'Esprit saint et au savoir-faire de ceux qui lui succèderaient.

Cette mort ordinaire viendrait donc sceller une vie ordinaire ? Rien de moins certain en l'occurrence. La vie d'Ignace est bien loin de celle d'un homme ordinaire. Son origine dans une famille engagée politiquement, sa conversion, la fondation de la Compagnie de Jésus, ses contacts avec les principaux dirigeants ecclésiastiques et politiques de l'époque, l'influence qu'il a exercée sur les cours européennes, son activité réformatrice, tout cela n'a rien d'ordinaire. Peu de personnalités ont été aussi admirées ou haïes que le fondateur de la Compagnie de Jésus. Pour les uns, génial organisateur d'une nouvelle forme de vie religieuse, intrépide défenseur de la papauté, charismatique praticien du discernement spirituel, apôtre aux multiples initiatives jusqu'aux frontières du monde connu, précurseur d'une évangélisation d'un style nouveau ouverte à la modernité ; mais, pour d'autres, calculateur, esprit militariste dont la force repose sur une conception étroite de la discipline, amis des grands et des puissants de ce monde, ambitieux assoiffé de pouvoir et d'influence politique, animateur de cercles hau-

tains et suffisants, partisan d'une ascèse volontariste qui corsète l'homme et le prive de poésie, tyran des âmes soumises aux pointilleux examens d'une comptabilité narcissique, mystique qui flirte avec l'illuminisme, rationaliste qui démystifie le mystère chrétien, inquisiteur à la solde du Vatican et chef d'une armée de lansquenets au service du pape, inspirateur de la morale de situation et de la casuistique, amateur du double langage, et j'en passe. Et c'est ainsi qu'au cours des siècles une double légende s'est tissée autour de celui qui s'en était allé d'une mort toute ordinaire, mais qui ne fut certes pas un homme ordinaire.

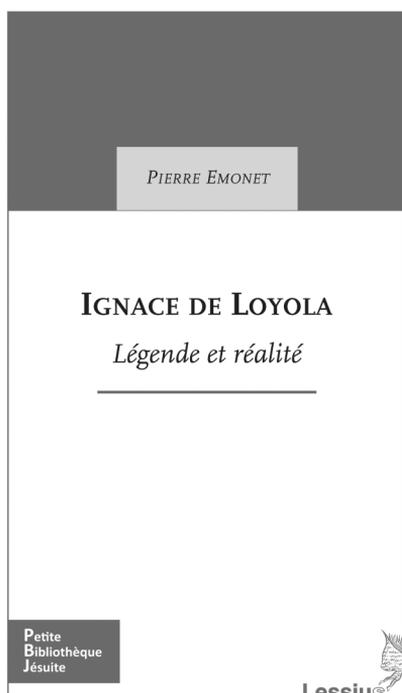
Légende dorée et légende noire se disputent le vrai portrait d'Ignace de Loyola, chacune cautionnée par des saints, des hommes de pouvoir, des philosophes, des grands penseurs et des auteurs au-dessus de tout soupçon. Parmi eux, dans chaque camp, des savants de premier ordre, des écrivains d'exception, des politiciens, des hommes d'Etat, des théologiens, des révolutionnaires et des défenseurs de l'ordre. Pascal, Descartes, Voltaire, des papes, des hommes d'Eglise, des croyants et des incroyants, des intellectuels et des apôtres du terrain. Les louanges qu'il suscite n'ont d'égal que les critiques de ses détracteurs. Les uns ont célébré son enseignement, les autres l'ont décrié. Les uns veulent voir en lui l'homme providentiel qui a ouvert l'Eglise à la modernité, les autres l'accusent d'y avoir introduit le ferment des hérésies modernes. Réformateur pour les uns, contre-réformateur pour les autres ; défenseur de la foi pour les uns, fossoyeur du christianisme pour les autres. Fascinés ou indignés, les enthousiastes et les déçus, les critiques et les admirateurs se disputent sa réputation.

La plupart des critiques sont dues à des observateurs extérieurs, qui relatent des faits bruts sans les restituer dans un contexte qui permettrait d'en découvrir le sens. Ils n'ont guère pris la peine de lire attentivement le *Récit du Pèlerin*, son *Journal spirituel* ou de parcourir sa correspondance. Il est vrai que des compagnons qui ont vécu avec lui (Simão Rodrigues, Nicolás Bobadilla) l'ont décrit comme autoritaire, l'accusant de favoritisme et d'ambition. Désireux d'opposer aux critiques une image idéale du fondateur, les chroniqueurs et les témoins de sa vie quotidienne à Rome (Luís Gonçalves da Câmara, Juan de Polanco, Pedro de Ribadeneira) n'ont pas toujours évité les pièges de l'hagiographie. Emportés par l'affection et l'admiration qu'ils lui vouaient, influencés peut-être par des querelles internes et des tracasseries ecclésiastiques, ils ont brossé un portrait édifiant. Souvent aussi, l'histoire a projeté sur Ignace les défauts de la Compagnie postérieure ; plus que son procès, elle fait celui des jésuites, dans la mesure où ils se sont éloignés de l'idéal enseigné par leur fondateur.

Qu'en est-il vraiment ? Comment retrouver Ignace au-delà du personnage ambigu qui hante trop souvent l'imaginaire populaire ? Une excursion à travers les sources pour entendre ses propres souvenirs, recueillir les témoignages de ses compagnons les plus proches, écouter les confidences de son *Journal spirituel* et scruter quelques-unes des innombrables pages sorties de sa plume nous permettra de faire un bout de chemin et d'approcher la personne qui se cache derrière le personnage créé par de tenaces légendes dorées ou noires. Le récit autobiographique qu'il a dicté à son confrère Gonçalves da Câmara entre 1553 et 1555 nous servira de fil conducteur. Arrivé presque au terme de sa vie, Ignace ne se contente pas d'y répertorier des souvenirs. Cédant à l'insistance de ses compagnons, il relit sa propre histoire pour y repérer les chemins par lesquels le Seigneur l'a conduit. En leur livrant son propre itinéraire, il leur lègue une sorte de testament fondateur.

La diversité des opinions face à Ignace s'explique en partie par ce qu'un observateur critique pourrait reconnaître chez lui comme non dénué d'une certaine ambiguïté : le rapport toujours tendu entre la liberté individuelle et la fidélité à l'institution, entre le particulier et l'universel, entre l'idéal et la réalité quotidienne. D'une part, Ignace respecte la personne comme le lieu où l'Esprit se manifeste et il ne cesse de revendiquer la possibilité pour l'homme de faire l'expérience immédiate de Dieu, sans intermédiaire ; d'autre part, il privilégie le bien le plus universel, et son respect des institutions ecclésiales ou politiques fait de lui le soutien du souverain pontife, l'homme de confiance des princes et des rois. Contrairement à l'adage reçu, pour lui, la lettre - entendez l'« institution » - ne tue pas l'esprit ; en lui donnant corps, elle représente sa chance, sans toutefois parvenir à éviter le piège apparent des compromis. Sa foi en l'incarnation l'engage à tenir les deux extrêmes, ce qui semble échapper à ceux qui se laissent abuser par des légendes incapables de rendre compte de la complexité et de la magnanimité des rapports entre Dieu et l'homme.

Pierre Emonet



Vagabond de Dieu

Impressionnant et émouvant, le récit de cette vie peu ordinaire de John Bradburne (1921-1979), épris de Dieu et en même temps proche de toute personne rencontrée ! L'auteur a réalisé un travail colossal et minutieux pour retrouver les traces de ce vagabond à travers des lieux très divers. Puisant dans une volumineuse documentation, dont 6000 poèmes, une correspondance abondante et des témoignages, il raconte avec bonheur, mois après mois, même jour après jour, ses péripéties parfois rocambolesques.

Né en Angleterre, anglican puis catholique, soldat en Malaisie, postulant dans plusieurs couvents, John Bradburne entreprend des voyages à Rome, en Terre sainte, en Libye et en Rhodésie. Sans argent, il dort n'importe où. Il joue de la flûte à bec et de l'orgue, il est aussi chanteur, poète prolixe, marcheur infatigable. Il attire la sympathie de tous par son charme, sa joie, sa simplicité, sa disponibilité, sa gentillesse, sa piété, bref par son être rayonnant, et établit ainsi un contact chaleureux avec la personne rencontrée. Il vit aussi en symbiose avec la nature, grimpe aux arbres, gravit des sommets, jouit de la compagnie d'un chat ou même d'un aigle, des abeilles présentes dans sa cabane. Sans prononcer de vœux, il deviendra d'ailleurs l'ami des franciscains et recevra, les dernières années, la bure avec laquelle il sera enterré. John recherche en même temps sans cesse des zones de silence : prière trinitaire, imitation de Jésus, amour de l'eucharistie, confiance en

Marie... Il vit dans l'univers invisible, mais avec les deux pieds sur terre.

Point culminant de sa vie : sa rencontre avec les lépreux. Un jour de 1969, il propose à une amie de l'emmener au village des lépreux à Mtemwa près de Salisbury, en Rhodésie. La misère de ces malades provoque sa colère ; il décide de rester. Pendant trois ans, John sera directeur de ce centre de quatre-vingt lépreux. Il est leur ange gardien, soigne chacun, les veille durant leur agonie, distribue en suffisance médicaments et nourriture, prévoit des temps de prière avec communion à la chapelle. Une surprenante complicité unit les uns aux autres.

Quand le climat de guerre augmente (la Rhodésie deviendra Zimbabwe en 1980), des amis lui conseillent de s'éloigner : seul Blanc, il est la cible des opposants. Mais il refuse d'abandonner les lépreux... quitte à mourir s'il le faut. Ce qui ne tarde pas. Arrêté par les opposants, il est reconnu après procès comme « un ami des Africains » accomplissant un grand bien. Ce qui n'empêchera pas deux opposants de le cribler de balles, sous le regard de villageois consternés.

Aujourd'hui, la mémoire de John ne cesse de s'amplifier. De nombreux pèlerins affluent près de sa tombe au Zimbabwe, des démarches sont entreprises en vue de sa béatification.

Bravo à Didier Rance pour ce travail approfondi. Le Grand Prix catholique de littérature 2013 a du reste été attribué à cet ouvrage.

Willy Vogelsanger

Didier Rance,
John Bradburne,
vagabond de Dieu,
Paris, Salvator 2012,
512 p.

Parole en liberté

Daniel Marguerat

- *Un admirable christianisme. Relire les Actes des apôtres*

- *Dieu et l'argent. Une parole à oser*

Yvan Bourquin

Quel Dieu pour tant de souffrance ? Lettre aux blessés de la vie

Col. « Parole en liberté », Bière, Cabédita 2013, respectivement 96 p., 93 p. et 94 p.

Créées en 1988 par Eric Caboussat, les éditions Cabédita sont principalement consacrées à un « faire mémoire » de l'histoire, du patrimoine et des traditions. La nouvelle collection *Parole en liberté* vient enrichir leur catalogue.¹ Daniel Marguerat, professeur honoraire de Nouveau Testament à l'Université de Lausanne, connu pour ses travaux sur les origines du christianisme, a pris en charge sa direction.

Parole en liberté offre un regard chrétien sur des problématiques actuelles, un dialogue entre la Bible et la vie quotidienne, une approche du christianisme et de ses implications. Trois titres sont sortis ce printemps.

Dans *Un admirable christianisme*, Marguerat démontre l'actualité du propos de Luc, premier historien du christianisme : « A feuilleter les Actes, on croirait lire la une des journaux à grand tirage. » Situait historiquement les débuts du christianisme dans leur époque d'incohérence et de rivalité religieuse, il fait des liens avec notre époque baignant dans le syncrétisme. En définitive, l'auteur donne au lecteur l'envie et le goût de découvrir les Actes des Apôtres ou de s'y replonger : « S'ils [les chrétiens] comprennent que l'Eglise n'est pas une conservatrice du passé, mais que Dieu a toujours une longueur d'avance sur elle [...] alors oui, admirable christianisme ! »

Dans un deuxième ouvrage, le théologien propose un parcours biblique plein de surprises pour nous faire découvrir comment l'Evangile parle de l'argent. En faisant passer notre rapport à l'ar-

gent de la morale à la spiritualité, Jésus le modifie complètement. Dès lors la question n'est plus « que fais-tu de ton argent ? » mais « qu'est-ce que ton argent fait de toi ? » Marguerat explore diverses pistes ouvertes par le texte : un modèle d'utopie, invitation au dépouillement dans l'attente du Royaume, et trois modèles de participation à la construction de la communauté (la collecte, le mécénat et le bénévolat). Il propose aussi une étude du lien entre capitalisme et protestantisme, ainsi qu'une réflexion sur la mendicité actuelle.

Le troisième ouvrage de la collection est d'Yvan Bourquin, responsable de la théologie à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne. « Ce n'est pas le chemin qui est difficile, c'est le difficile qui est le chemin. » Citant Kierkegaard, l'auteur propose « d'écarter un certain nombre de branches qui jonchent le sol et obstruent le passage », qui viennent de nos représentations de la souffrance comme une destinée, une mise à l'épreuve, une providence ou un châtement. A travers les récits de la Passion et de la crucifixion, ainsi que d'un passage de l'Ancien Testament, il se demande comment Dieu assume la souffrance et accompagne l'être souffrant. Puis il constate que les récits bibliques agissent et nous conduisent concrètement, nous, les blessés de la vie, car ils changent notre regard sur nous-même et sur Dieu.

Anne Deshusses-Raemy

1 • A découvrir sur www.cabedita.ch.

■ Religions

Raimon Panikkar***Vision trinitaire et cosmothéandrique****Dieu - Homme - Cosmos*

Œuvres VIII, Paris, Cerf 2013, 458 p.

A partir de l'expérience humaine selon laquelle l'homme n'est pas seul dans l'univers et que le monde sensible ne représente pas tout de la réalité de l'existence, Raimon Panikkar décrit la Divinité comme « l'ultime horizon de la conscience, [...] l'extrême limite des facultés humaines de la pensée, de l'imagination et de l'être », l'interstice qui permet à l'homme de sortir de son étroitesse, au-delà du dualisme et du monisme. Sa formation lui permet d'élargir sans cesse sa pensée, hors des clivages des religions. Il nous convainc de l'importance de l'*advaita* hindoue (à l'instar d'Henri Le Saux qu'il a bien connu), c'est-à-dire du caractère non-dual de la réalité.

Sa vision trinitaire du monde et de l'homme est une expérience humaine primordiale. Il la développe, ample et universelle, au-delà de l'horizon chrétien. L'homme, *microcosme, image du Tout*, y trouve sa dignité par rapport à Dieu et au cosmos. Lecture exigeante et libérante.

Marie-Thérèse Bouchardy

Alberto Fabio Ambrosio***Petite mystique du dialogue***

Paris, Cerf 2013, 102 p.

L'auteur, religieux chrétien, vit en milieu musulman à Istanbul. Confronté à la diversité et aux échanges spirituels, il nous offre une expérience de vie où les frontières et les différences disparaissent jusqu'à s'abolir.

C'est un livre passionnant qui, en quelque trente petits chapitres, fait résonner souvenirs, réflexions et espoirs. L'auteur dit s'adresser à tous, tout en pensant que tous, peut-être, ne pourront pas le suivre. Pour ma part, j'ai souvent eu l'impression que ses phrases, ses audaces, ses rêves auraient pu être les miens, tant mon être leur offrait une caisse de résonance.

Lorsqu'il se dit désorienté, découragé, il redécouvre qu'il n'y a qu'un endroit où poser sa tête, un endroit qu'il faut vraiment considérer comme Vivant, Dieu en nous, dans nos histoires, si belles ou si bêtes

qu'elles soient. La musique qu'il chante intérieurement est une graine de l'amour de Dieu en lui, et le dialogue le ramène à Jésus qui, selon lui, a été le premier « dia-homme » de l'histoire, celui qui traverse tout, même les murs. Et de le supplier de traverser son humanité afin qu'il devienne un frère de l'humanité, un frère en humanité. « Dis-moi ton humanité et je te dirai ton Dieu. » C'est là pour lui le sens de l'Incarnation. Il nous confie que Dieu est l'architecte d'intérieur et qu'il faut le laisser aménager...

La deuxième partie du livre traite de ce qu'il nomme *La marge interreligieuse*. Nous nous approchons de certains rituels musulmans, du grand poète mystique Rûmi, des derviches tourneurs qui le fascinent, qu'il a étudiés pour son doctorat et qu'il s'est mis à aimer profondément, confessant que la communion spirituelle est humainement possible entre les confessions religieuses différentes.

Marie-Luce Dayer

Rachid Benzine***Le Coran expliqué aux jeunes***

Paris, Seuil 2013, 200 p.

Un joli petit ouvrage de poche, à parcourir avec l'intelligence du chercheur et/ou du curieux. Comme à son habitude, dans la mouvance et l'esprit des « coranistes éclairés » pour qui le neuf du message ancien est toujours à découvrir dans le texte sacré, l'auteur est clair dans sa tête, et donc clair dans ses propos. Ayant choisi le style questions-réponses, il assure le lecteur, rapidement, d'une connivence qui rejoint ses propres questions. Il avoue que cette option « conversation » rassemble en fait les questions qui reviennent sans cesse chez tout un chacun, ses coreligionnaires en premier lieu.

Six parties décortiquent le fond coranique, souvent difficile ou obscur pour qui ne « pratique » pas ce livre religieux, et renseignent sans s'appesantir par des méandres académiques ou hyper-savants. D'ailleurs, il n'y a aucune note de bas ou de fin de page, ni bibliographie. L'essentiel pour apprécier le Coran est abordé avec ouverture, sans polémique : ici, la structure d'une sourate est analysée, là, une appellation telle qu'*Allah, parole* ou *tribu*. Du coup, on apprend sans s'ennuyer : « Il convient de ne

pas emmurer le Coran », précise Rachid Benzine dans son introduction. Il emmène son lecteur comme en visite dans un palais ouvert qui nourrit la vie de milliers de croyants dans le monde et qu'il convient de connaître.

Cet opuscule est nécessaire pour qui veut mieux comprendre le Coran, ouvrage qui fait partie de toute bibliothèque universelle qui se respecte.

Thierry Schelling

■ Société

Marc Desmet, Ria Grommen

L'autonomie en question

Approches psychologiques et spirituelles
Bruxelles, Lessius 2012, 208 p.

Marc Desmet, jésuite, et Ria Grommen, psychothérapeute, sont partis du constat, avec chiffres à l'appui, que la dépression est « la maladie du XXI^e siècle » dans notre société occidentale. Il y a un rapport étroit entre la dépression, bien étudiée dans cet ouvrage, et la « fatigue d'être soi ».

On ne peut souhaiter un retour à une certaine forme de culture aux tendances paternalistes ou autoritaires ; cependant, si l'autonomie est considérée comme positive, elle peut poser question quand elle devient proche d'un individualisme égoïste. Les auteurs proposent alors d'être à la recherche d'une autonomie plus humaine, plus ancrée dans une spiritualité qui permet un accomplissement heureux de la personne.

A la question fondamentale : « Que dois-je faire pour être heureux ? », on répondait auparavant : « Accomplir son devoir », en se conformant aux multiples règles, lois, coutumes, tabous dictés par la société. A présent, l'homme est dit heureux lorsqu'il peut satisfaire ses désirs les plus profonds. Mais il ne peut le faire qu'en répondant à une autre question : « Qui suis-je ? » Ce changement permet d'expliquer pourquoi, depuis les années 1970, le primat est accordé à la vie intérieure sous ses diverses formes.

En libérant son esprit et son cœur pour être à l'écoute de ce qui s'exprime et se révèle au plus profond de notre être, l'homme se doit de découvrir l'estime de soi. Celle-ci s'enracine dans la vérité trop souvent oubliée selon laquelle Dieu en personne nous porte en estime. Tout homme est infi-

niment aimé par Dieu et, en cet amour, s'enracine sa capacité d'aimer l'autre et d'être dans une relation qui l'amène à se construire.

L'autodétermination et la relation sont donc les deux éléments fondamentaux qui permettent de rendre humaine l'existence. L'une ne peut exister sans l'autre. Les auteurs décrivent deux situations de vie où l'on peut mettre particulièrement en œuvre cette « autodétermination-en-relation » : la vie de famille et le rapport à la souffrance en fin de vie.

De lecture aisée, cet ouvrage est bien ancré dans les débats de la société actuelle.

Monique Desthieux

Jean-Marie Petitclerc

La pédagogie de Don Bosco
en douze mots-clés

Paris, Don Bosco 2012, 214 p.

« La pédagogie que [Don Bosco] nous laisse vise une éducation dans la confiance : confiance dans les jeunes d'aujourd'hui, confiance en l'avenir, à l'heure où il devient urgent de relever les défis de la modernité. Il s'agit véritablement d'un trésor pour le monde. » Cette conclusion de l'auteur, nous la faisons nôtre après avoir lu ces douze merveilleux chapitres.

Jean-Marie Petitclerc, prêtre salésien, éducateur de rue, directeur de deux établissements, apprécié pour ses ouvrages et ses conférences, possède, tant par son expérience que par sa capacité de cerner le concret, le don de comprendre les jeunes. Ses observations et les lignes de conduite qu'il propose dans l'esprit de Don Bosco offrent une vision claire en toute situation.

Voilà un petit livre que tout éducateur a intérêt à parcourir. L'écriture vivante, sobre, précise et positive facilite une telle prise de conscience.

Willy Vogelsanger

Joël Pralong

Ado, mais pas idiot

Nouan-le-Fuzelier, Béatitudes 2013, 174 p.

« Salut ado ! » Ainsi débute cet ouvrage au style décontracté, s'adressant au lecteur en « tu ». Le livre « s'articule autour de dialogues vrais et vécus avec les jeunes » et rassemble des questions que les ados se posent. Il n'est pas à lire du début à la fin, mais à goûter au fil des envies, en fonction de l'humeur du jour et du thème traité.

En demandant à la dessinatrice Sylvie Nigg d'émailler son propos de dessins humoristiques, l'auteur, curé dans le diocèse de Sion, apporte un ton léger à un ouvrage qui traite, de façon parfois un peu moralisatrice, de sujets difficiles : l'identité, la famille, Dieu, la religion, la foi, les amours, la sexualité, l'homosexualité, le divorce, le suicide, la drogue, etc.

L'ouvrage se termine par des réactions de parents à ce que les ados expriment : étonnement de la profondeur des propos des jeunes, prise de conscience des états d'âme de leurs enfants, de leur besoin de valorisation « qui se camoufle derrière la fragilité de leur blindage et la dureté des mots », derrière leurs comportements désinvoltes et agressifs.

« *Ado, mais pas idiot* se veut un moyen de dialoguer entre générations, [... il] peut agir comme une sorte de placebo face aux addictions, [...] tente de maîtriser les peurs intérieures grâce au partage des émotions. »

Anne Deshusses-Raemy

Julien Sansonnens

Il faut le dire !

Editoriaux pour l'hebdomadaire

Gauchebo, 2007-2012

Sarrebruck, Dictus Publishing 2013, 124 p.

Les thèmes de ce petit livre, recueil d'éditoriaux, sont dictés par l'actualité locale ou nationale de ces dernières années. Y défilent le chômage, Blocher, l'université et les sponsors privés, les particules fines, l'AVS, le financement des partis, les OGM, la télésurveillance, etc. C'est l'occasion de fustiger, comme une pensée de gauche combative qui se respecte, le capitalisme, la pensée libérale, les inégalités. Qui plus est face aux socialistes qui veulent aujourd'hui « démocratiser » le capitalisme !

Il est certes courageux de parler encore de lutte des classes. Mais y a-t-il encore des classes au sens de Marx ? Les inégalités sociales, aggravées si l'on voit la choquante échelle des salaires en pays occidentaux, touchent d'autres couches. L'ascension sociale n'est plus aussi caricaturale, en Suisse du moins (en ce sens, notre système n'est pas le plus mauvais) et des nouvelles analyses sont nécessaires plutôt que de continuer à citer Bourdieu. Bien des choses ont changé depuis 1964, date de sortie du livre *Les Héritiers* et du concept de *capital culturel*. La bourgeoisie qui le transmettait à ses fils est-elle encore dominante ou en voie de disparition, remplacée par de nouvelles élites purement « techniques » ?

Plume d'une extrême gauche toujours critique, Sansonnens écrit bien et sa pensée voit juste quand il met en cause la sacrosainte société de consommation, qui balaie tout (à propos des récurrentes nuits de castagne lausannoises mettant aux prises des dizaines de personnes face aux policiers, sans aucune revendication, sinon celle de fumer, taper, boire et laisser boire, jusqu'au petit matin). Triste aporie contemporaine.

Valérie Bory

■ Biographies - Témoignages

Claude Braun, Michael Rössler

Un chrétien subversif

Cornelius Koch, l'abbé des réfugiés

Lausanne, D'en bas 2013, 384 p.

La traduction française de la biographie de l'abbé Cornelius Koch tombe à point nommé, au moment où le pape François s'efforce de ramener les catholiques à leur vocation première, le service des pauvres, et où il condamne les prêtres « douaniers » qui veillent sévèrement aux frontières de l'Eglise, bardés de tout un arsenal d'interdictions.

Voilà une figure de chrétien exemplaire et bien concrète, la vie toute donnée, intensément engagée, d'un prêtre qui ne renie rien de son sacerdoce, bien au contraire, mais qui le vit à travers un engagement si total qu'il en devient incompréhensible pour certains, et admirable pour ceux qui ont du cœur et dont le sens de l'Évangile n'est pas trop émoussé.

Providence des réfugiés et des sans-papiers, en Suisse mais aussi un peu partout dans le monde où l'injustice et la marginalisation privent des hommes et des femmes de leurs droits les plus élémentaires, Cornelius Koch est présent sur tous les fronts : Chiapas, Kosovo, Roumanie, Corée du Sud, Calabre, Mexico. Infatigable, il ne ménage pas sa peine, au point d'y laisser sa santé et sa réputation.

Incompris des bien-pensants, tenu pour marginal par les autorités ecclésiastiques, ou même suspect et potentiellement dangereux par les pouvoirs politiques, il peut tout de même compter sur un bon groupe d'amis qui partagent son combat, toutes idéologies confondues. Intrépide, il ne cesse de mobiliser l'opinion publique, multipliant les appels, organisant des actions d'éclat, cherchant des solutions pratiques pour accueillir et abriter les réfugiés. Sans se laisser décourager par les tracasseries administratives, il mobilise les bonnes volontés pour arroser les autorités de lettres, de pétition et de pressions de toutes sortes.

Dû à la plume de deux de ses plus étroits collaborateurs, ce livre lui rend enfin justice. Bien documenté, il permet de découvrir, jusque dans son intimité, cette attachante personnalité et de comprendre que la cause à laquelle il a voué sa vie est encore et toujours d'actualité. Constructive et mobilisatrice, cette biographie ne devrait pas laisser le lecteur indemne. Il faut lui souhaiter le succès qu'elle mérite.

Pierre Emonet

Ferenc Szabó
Jésuites hongrois sous le pouvoir communiste

Bruxelles, Lessius 2012, 400 p.

La prise du pouvoir par les communistes en 1950, à la suite de l'occupation russe, s'est traduite en Hongrie par le démantèlement de tous les ordres religieux et a débouché, pour les jésuites, sur la période de la dispersion.

Pendant près d'un demi-siècle, ceux d'entre eux qui n'avaient pas été emprisonnés sous l'accusation de complots imaginaires se sont trouvés, du jour au lendemain, « condamnés à la liberté », c'est-à-dire dans la nécessité de se trouver un logement et de s'assurer des moyens d'existence en assu-

mant des emplois auxquels rien, dans leur formation d'intellectuels, ne les avait préparés. Cette même formation, par ailleurs, faisant d'eux une cible privilégiée pour des persécuteurs redoutant leur influence et l'efficacité de leur organisation.

Ce volume rassemble les témoignages de quelques pères qui racontent ce qu'ils ont vécu. Pour certains, ce furent les accusations prétextes, les procès truqués, l'emprisonnement ; pour tous, l'insécurité, le harcèlement, les tentatives insidieuses de récupération. Mais les jésuites ne furent pas de ces religieux (il y en eut en Hongrie) qui entrèrent en collaboration avec le régime.

Pour gagner leur vie, ils s'improvisèrent, qui technicien chauffagiste, qui tourneur, qui aide-vétérinaire (soit l'équivalent de valet de ferme), qui guide touristique ou jardinier, en mettant à profit cette immersion dans la vie ordinaire pour exercer une discrète activité pastorale lorsque l'occasion se présentait.

Ce qui frappe, au-delà des vicissitudes personnelles sobrement rapportées et supportées avec une irréductible dignité, c'est le souci constant de maintenir, dans les conditions difficiles de la dispersion, la cohésion de la Compagnie et d'assurer la continuité de la formation des jeunes. Cela en les faisant si possible passer à l'Ouest, ce qui n'était pas sans danger, ou en organisant dans un camp d'internement des cours de théologie de si haut niveau que les examens réussis furent reconnus une fois la tourmente passée.

En fin de volume, quelques documents utiles à la compréhension des circonstances complètent ces témoignages qui donnent un bel exemple de fidélité et de foi.

Renée Thélin

Académie d'éducation et d'études sociales, *La famille, un atout pour la société*, Paris, François-Xavier de Guibert 2013, 364 p.

Barreau Jean-Claude, *L'Eglise va-t-elle disparaître ?*, Paris, Seuil 2013, 134 p.

Besson Claude, *Homosexuels catholiques, sortir de l'impasse*, Paris, Atelier 2012, 144 p.

Chantraine Georges, *Henri de Lubac. Tome IV. Concile et après-Concile (1960-1991)*, Paris, Cerf 2013, 822 p.

Chapelle Albert, *A l'école de la théologie*, Bruxelles, Lessius 2013, 320 p.

*****Coll.**, *L'islam*, Paris, Albin Michel/Le Monde des religions 2013, 156 p. [44601]

*****Coll.**, *Quand le Concile prend corps*, Paris, Médiaspaul 2013, 200 p. [44569]

*****Coll.**, *Le courage et la grâce. L'éthique à l'épreuve des réalités humaines*, Genève, Labor et Fides 2013, 308 p. [44570]

Damour Franck, *Le pape noir. Genèse d'un mythe*, Bruxelles, Lessius 2013, 144 p.

Desarthe Agnès, *Comment j'ai appris à lire*, Paris, Stock 2013, 180 p.

Dieterlé Nicolas, *Afrique et autres récits*, Paris-Orbey, Arfuyen 2013, 188 p.

Douaihy Jabbour, *Saint Georges regardait ailleurs*, Arles, Actes Sud/Sidbad 2013, 352 p.

Ellul Jacques, *Le vouloir et le faire. Une critique théologique de la morale*, Genève, Labor et Fides 2013, 304 p.

François (=Jorge Mario Bergoglio), *Méditer avec le pape François. Une pensée par jour*, Paris, Salvator 2013, 374 p.

Gounelle Elie, *Réveil et christianisme social. Correspondance 1886-1897*, Genève, Labor et Fides 2013, 406 p.

Jerebtsova Polina, *Le journal de Polina Jerebtsova. Dédié aux dirigeants de la Russie d'aujourd'hui*, Paris, Books Editions/France Culture 2013, 560 p.

Malherbe Jean-François, *Tendre l'oreille à l'inouï. L'éthique des hérétiques*, Paris, Cerf 2013, 256 p.

Matthey Françoise, *Le Transparent. En chemin avec Nicolas de Flue*, Vevey, Aire 2013, 96 p.

Mourlon Beernaert Pierre, *Les quatre évangiles*, Namur, Fidélité 2013, 128 p.

Ringlet Gabriel, *Effacement de Dieu. La voie des moines-poètes*, Paris, Albin Michel 2013, 294 p.

Risse Danielle, *Enfance volée. Poèmes*, Vevey, Aire 2013, 72 p.

Rufin Jean-Christophe, *Immortelle randonnée. Compostelle malgré moi*, Chamonix, Guérin 2013, 264 p.

Thomas Hubert, *Foi et délivrance. Figures du Christ thérapeute*, Bruxelles, Lessius 2013, 252 p.

Watrigan Frédérique de, *Passionnés de Jésus Christ. Etienne Pernet et Antoinette Fage, fondateurs des Petites Sœurs de l'Assomption*, Paris, Desclée de Brouwer 2013, 232 p.

Ces livres peuvent être empruntés

au CEDOFOR

le Centre de documentation et de formation religieuses

18, r. Jacques-Dalphin
1227 Carouge-Genève
© 022 827 46 78

Horaires d'ouverture :

le lundi, de 14h à 17h,
du mardi au jeudi,
de 9h à 12h et de 14h à 17h.
et le vendredi, de 9h à 12h.

Pour en savoir plus ou vous abonner à ses services :

www.cedofor.ch

A propos d'intelligence

Quoi ? Comment ? Les athées seraient plus intelligents que les croyants ? Nul doute que cette mauvaise nouvelle, parue dans le dernier numéro de choisir, a piqué au vif bon nombre de lecteurs. De quoi s'agit-il ? D'une petite info concernant une récente étude scientifique de l'Université de Rochester (Etat de New-York), aboutissant à la conclusion que « les personnes religieuses sont en moyenne moins intelligentes que les athées ». C'est-à-dire moins capables de raisonner, d'organiser, de résoudre des problèmes, de penser des choses abstraites, de comprendre des idées complexes, d'apprendre vite et d'apprendre de l'expérience.

Ah bon ? Quand j'ai lu ça, j'ai d'abord paniqué. Puis je me suis énervée. Puis j'ai relu l'article avec plus d'attention, pour découvrir au final que les universitaires de Rochester n'avaient pris en compte dans leur recherche ni l'intelligence émotionnelle (qui consiste à percevoir et intégrer les émotions dans le processus cognitif) ni l'intelligence créative (qui permet de résoudre les problèmes de façon originale et inven-

tive). Au surplus, leur étude prétendument scientifique ne repose sur aucune investigation directe de terrain ; elle résulte de la compilation de soixante-trois autres études antérieures portant sur le même sujet, et articulées pour la plupart autour de la même hypothèse, à savoir que les croyances religieuses sont irrationnelles, non ancrées dans la science, non vérifiables et de ce fait moins attrayantes pour les gens qui « raisonnent mieux ».

Bon. Voilà qui relativise grandement le débat. Primo, parce que l'intelligence n'est pas qu'une question de QI. Laisser de côté la richesse émotionnelle qui caractérise l'être humain, négliger au surplus les ressources créatives qui lui permettent de « rebondir », cela équivaut à vouloir étudier une pomme en oubliant son goût et son parfum. Et secundo, parce que les auteurs de l'étude n'ont même pas pris la peine de récolter eux-mêmes leurs pommes. Ils sont allés les prendre dans toutes sortes d'autres paniers dont nous ignorons la provenance, le savoir-faire du producteur, le climat de maturation et les conditions de cueillette.

Malgré cela, je ne peux m'empêcher de me poser des questions. Et si, effectivement, il pouvait arriver que la foi soit source - ou fruit - de la stupidité ? Et si certains croyants se tournaient vers Dieu en raison de leur incapacité à réfléchir logiquement - ou alors, au contraire, renonçaient à réfléchir en raison de leur foi ? En d'autres termes : serait-ce parce que je crois en Dieu que je suis si nulle en maths ? Ou bien, à l'inverse, seraient-ce les mauvaises notes d'algèbre ou de géométrie récoltées pendant ma jeunesse qui m'ont fait devenir croyante ?

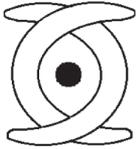
Questions stupides. Dieu n'est pas un pis-aller. On ne se donne pas à lui par défaut. Croire est une nécessité vitale, un élan de tout l'être, un choix du cœur conforté par la raison. « Crois pour comprendre - comprends pour croire », disait saint Augustin. C'est exactement ça ! Rien à voir donc avec les béni-oui-oui qui ne voient pas plus loin que le fond de leur bénitier, ni avec les pseudo-croyants qui se servent de la religion pour asseoir leur pouvoir et assouvir leurs ambitions. Et rien à voir non plus, bien évidemment, avec les fanatiques et les terroristes de tout poil qui, trahissant igno-

blement leurs textes sacrés, prétendent rendre hommage à Dieu en massacrant leurs semblables.

J'écris cela au moment même où un double attentat suicide vient de tuer plus de septante chrétiens devant une église chrétienne au Pakistan, tandis qu'au Kenya, un groupe d'extrémistes islamistes est en train d'exterminer une foule « d'infidèles » à l'intérieur d'un centre commercial de Nairobi. La colère et la consternation me submergent. Honte, honte à ces semeurs de mort ! Honte à leurs chefs qui les endoctrinent ! Il y a des jours, je vous jure, où il fait meilleur être athée.

Gladys Théodoloz





Association Romande Akouo

« Tu ne m'écoutes pas ! Personne ne m'écoute ! »

Aimeriez-vous apprendre à écouter
ou désirez-vous améliorer votre capacité d'écoute ?

Nous proposons des formations à une écoute active spécifique,
« L'ECOUTE CENTREE SUR LA PERSONNE ET SES ETATS DU MOI »
dans toute la Suisse romande (FR/GE/JU/VD/VS).

Nos prochaines formations :

St-Maurice, dès le mardi 8 octobre 2013 (3 x 1 journée)

Sion, dès le mercredi 9 octobre 2013 (7 x 3 h, le soir)

Grand-Lancy, dès le lundi 14 octobre 2013 (10 x 2 h, le soir)

Meyrin, dès le jeudi 17 octobre 2013 (en 10 x 2 h, le matin)

Morges, dès le lundi 28 octobre 2013 (10 x 2 h, le soir)

Farvagny, dès le mardi 5 novembre 2013 (10 x 2 h, le soir)

Delémont, dès le samedi 16 novembre 2013 (3 x 1 journée)

Lausanne, dès le vendredi 22 novembre 2013 (3 x 1 journée)

Formations « RE-SOURCES » seulement à Genève

Meyrin, dès le jeudi 14 novembre 2013 (7 x 3 h, l'après-midi)

Champel, dès le samedi 1^{er} février 2014 (7 x 3 h, le matin)

**Demandez des renseignements : ++41 26 481 28 ou ++41 77 441 39 90
ou visitez notre site Internet : www.akouo.ch**

(Prix pour une formation de 20 heures : CHF 350.-/ en 3 journées : CHF 400.-)